

Chronica Tertulliana et Cyprianea 1996

Cette chronique continue et complète la *Chronica Tertulliana* parue dans la *Revue des Études Augustiniennes* depuis 1976 (productions de 1975). Elle a changé de nom et de domaine depuis 1986, et embrasse désormais toute la littérature latine chrétienne jusqu'à la mort de Cyprien. Elle ne traite que des publications datées de 1996 et, le cas échéant, de 1995. En effet, les omissions que nous avons relevées pour les années antérieures ont été autant que possible réparées dans le volume récapitulatif *Chronica Tertulliana et Cyprianea 1975-1994. Bibliographie critique de la première littérature latine chrétienne*. La mise au point de ce volume, qui doit paraître aux Études Augustiniennes dans le premier semestre de 1998, a quelque peu pesé sur la rédaction de la présente Chronique. Le retard devrait être comblé l'an prochain.

Les références se font désormais sous la forme : *CTC* 92, 3 ; les renvois aux notices bibliographiques qui sont propres au volume se présentent ainsi : *CTC*, C (compléments aux chroniques publiées) ou *CTC*, S (suppléments pour les années 1975-1984) : on précise alors SC (Cyprien), SH (textes hagiographiques), SM (Minucius Félix), SN (Novatien).

Cette année encore, nous avons bénéficié de l'aide d'amis fidèles. Nous remercions en particulier MM. Pierre-Paul Corsetti et Pierre Dufraigne, ainsi que la "Zweigstelle" de *L'Année philologique* à Heidelberg. L'un des fondateurs de cette Chronique, M. René Braun, a préféré consacrer toutes ses forces à l'achèvement de sa grande édition de *l'Adversus Marcionem* ; ses collaborateurs respectent sa décision, mais espèrent qu'il vaudra et pourra bientôt reprendre la place qu'il a occupée avec tant de compétence et d'autorité.

Frédéric CHAPOT — Simone DELÉANI — François DOLBEAU
Jean-Claude FREDOUILLE — Pierre PETITMENGIN

ÉDITIONS

1. CYPRIANUS, *Epistularium (epist. 58-81 ; appendix)*, ed. G. F. DIERCKS, Turnholt : Brepols, 1996, p. 317-672 (Corpus Christianorum, Series Latina, IIIC).

En rendant compte du premier tome de cette édition (*CTC* 94, 2), nous avons dit tout le bien qu'il fallait penser du travail monumental de G. Diercks, qui a le premier réalisé la *recensio*

des lettres de Cyprien. Le présent volume contient la fin de la correspondance authentique, quatre textes apocryphes déjà regroupés par Hartel – lettre de Donat (cf. *CPL* 30) ; lettre de Corneille (*CPL* 63) ; lettre à la *plebs* de Carthage (faux donatiste ; *CPL* 722) ; lettre à Turasius (*CPL* 64) – enfin la lettre à Silvanus (*CPL* 51) : G. D. doute de son authenticité, à la différence de G. W. Clarke, qui en fait l'*Epist* 82, et du *Handbuch der lateinischen Literatur der Antike*, t. 4, 1997, p. 553. Le temps nous manque pour écrire la recension détaillée que mérite cette grande édition ; elle sera de toute façon plus à sa place après la publication de l'Introduction à laquelle G. D. fait plus d'une fois référence. On se contentera de signaler le soin particulier avec lequel a été rédigé l'apparat des *testimonia*, auxquels vient s'ajouter en quelque sorte la traduction grecque de l'*Epist* 70 (minime remarque sur la p. 525 : il ne semble pas évident qu'Anselme de Havelberg [*PL* 188, 1213A] imite précisément *Epist* 72, 2, 1). P. P.

2. Passion de Perpétue et Félicité suivi (*sic*) des *Actes*. Introduction, texte critique, traduction, commentaire et index par Jacqueline AMAT, Paris : Éd. du Cerf, 1996, 318 p. (Sources Chrétiennes, 417).

Livre bien conçu, auquel Robert Godding a déjà consacré un long compte rendu dans *Analecta Bollandiana*, 115, 1997, p. 194-196. On y trouvera l'ensemble des textes hagiographiques relatifs à Perpétue et Félicité. Les Passions latine (*BHL* 6633) et grecque (*BHG* 1482) sont imprimées avec leurs apparats critiques l'une au-dessus de l'autre sur les pages paires, chacune en regard de sa traduction française donnée sur les pages impaires. En annexe, les deux types d'Actes latins (*BHL* 6634-5 et 6636) sont aussi reproduits face à leur traduction française, mais cette fois à la suite l'un de l'autre. Il est regrettable que l'excellente mise en pages retenue pour les Passions n'ait pas été adoptée pour les Actes : la confrontation de ceux-ci en aurait été facilitée. Passions et Actes sont l'objet de deux introductions séparées (respectivement aux p. 19-94 et 265-276), qui font le point sur les manuscrits et la transmission des textes, les questions de langue, d'auteur et de datation. Mais seules les Passions sont commentées de façon détaillée aux p. 187-262. Trois index – des citations bibliques, des noms propres et du vocabulaire latin (ce dernier hélas trop sélectif) – complètent le volume.

Sur les questions disputées, les positions que défend J. A. en introduction (priorité de la Passion latine, rédaction de celle-ci à plusieurs mains, authenticité des visions de Perpétue et de Saturus, non intervention de Tertullien) sont bien argumentées. D'autres suggestions ont un caractère plus spéculatif, mais dépendent toujours d'une lecture intelligente du texte. Le silence observé par Perpétue à l'égard de son mari tiendrait au fait que celui-ci « s'est retiré de la famille. La conversion de sa femme, et même d'une partie de sa belle-famille, a pu le pousser à fuir une situation dangereuse » (p. 31). De même, le second frère de Perpétue (évoqué au § 2, 2) aurait « déjà dépassé le stade de catéchumène. Il pourrait s'agir alors de Saturus, qui veille sur Perpétue tout au long de la *Passion* » (p. 32). Sur la date du martyr (7 mars), il est surprenant de ne pas voir invoquée la *Depositio martyrum* de 354. L'attitude prêtée à Hilarianus (p. 21 et 24), qui « ne semble pas vraiment désireux de condamner les prisonniers et tout particulièrement Perpétue », est inconciliable avec l'opinion de James Rives, résumée *infra* sous le n° 38. Dans un exposé généralement clair, deux phrases m'ont laissé perplexe : – (p. 44) « c'est dans ce cadre (un jardin à la romaine) que Saturus transpose le différend terrestre qui l'a opposé à son prêtre et à son évêque » : le texte latin ne suggère-t-il pas plutôt un différend entre le prêtre et l'évêque, placé sous l'arbitrage de Saturus ? – (p. 48) « Dinocrate est arraché par sa sœur au séjour des impies, sans pour autant avoir accès au paradis des martyrs, dont il reste séparé par un abîme » : si l'abîme est le *diastema* du § 7, 6, le texte du § 8, qui n'en parle pas, est surinterprété.

Le commentaire éclaire pas à pas les principales difficultés de la Passion, dans ses deux rédactions, latine et grecque. Il offrira, à peu de chose près, les mêmes services que celui d'A. R. Bastiaensen (cf. *CTC* 87, 3). Comme il repose sur une bibliographie close en 1991, il

rend mal compte du développement récent des travaux touchant *PPerp*, en partie liée à l'explosion des «Études sur les Femmes» : cf. *CTC* 90, 41 [Aspegren] ; 92, 29 [Habermehl] ; 93, 27 [Shaw] ; 94, 31-34 [Kessler, McKechnie, Miller, Perkins], etc. Il est inexact d'écrire à propos de *neruus* au § 8, 1 (p. 218) : «Le mot n'est pas compris par le traducteur grec, qui se contente de le calquer (véρβω)» ; comme l'a prouvé P. Franchi de Cavalieri qui en cite d'autres exemples (*Studi e Testi* 221, p. 53, n. 4), le terme véρβος fait partie des latinismes qui sont entrés dans la langue grecque par le biais du jargon administratif. Au sujet des magistrats mentionnés, on relève quelques lacunes bibliographiques : depuis 1971, les historiens s'accordent à identifier le proconsul défunt du § 6, 3 avec un certain Minucius *Opimianus* (cf. L. Petersen, *Prosopographia imperii romani saec. I. II. III.*, Pars V, Berolini, 1970-1987, p. 295, M 622), ce qui manifeste, au moins sur ce point précis, la supériorité du grec (ὀπιανού) sur les variantes latines (*Timiniani*, *Timiani*, *Teminiani*) ; de même, la carrière du procureur Hilarianus (§ 6, 3-5 ; 18, 8) a été brillamment reconstituée par A. R. Birley, *Persecutors and Martyrs in Tertullian's Africa*, dans *Institute of Archaeology Bulletin* (London), 29, 1992, p. 37-68, spéc. p. 46, 48-49, 60-61 (voir aussi maintenant le n° 38, déjà cité plus haut).

L'édition proprement dite est la partie la moins réussie du volume. J. A. dépend très largement, comme elle le reconnaît à la p. 91, des matériaux réunis par C. Van Beek, *Passio sanctarum Perpetuae et Felicitatis*, Noviomagi, 1936 ; et l'on ne sait pas toujours si son travail est de première ou de seconde main. Caduque est ainsi la notice du *Codex Oxoniensis Fell 4*, qui proviendrait de Salzbourg (p. 86) : depuis 1985, ce légendier a été restitué à son légitime propriétaire, le chapitre de Salisbury ; il avait jadis été prêté à Oxford pour servir à des travaux érudits et n'avait pas été rendu à la mort de John Fell (éditeur en 1680 de *PPerp*) ; on en trouvera une description exhaustive sous la cote Salisbury Cathedral 221, chez N. R. Ker, A. J. Piper, *Medieval Manuscripts in British Libraries*, t. 4, Oxford, 1992, p. 257-259. La confusion Salzbourg/Salisbury remonte à une équivoque sur l'adjectif *Sarisburiensis*, déjà élucidée par Van Beek, p. 23*-25*. De même, parmi les manuscrits perdus, un *Codex Laureshamensis* est cité sous cette forme (p. 88) : «... du monastère Saint-Nazaire de Laurissa. Il est mentionné dans des catalogues du XIX^e siècle» ; il convient évidemment de substituer 'IXe' à 'XIXe' et 'Lorsch' à 'Laurissa', car il est ici question de l'inventaire carolingien de Lorsch, l'un des plus fameux documents bibliographiques du moyen âge. Il serait utile qu'en France les spécialistes de latin classique soient initiés à l'histoire des bibliothèques et des scriptoria médiévaux, pour éviter ce genre de bévue.

Une lecture attentive des textes et de leurs apparats n'est pas de nature à dissiper les inquiétudes. En ce qui concerne les Actes, le classement des manuscrits que proposait Van Beek et ses choix de leçons ont été respectés à quelques détails près. Pour les deux Passions, grecque et latine, la situation est moins claire. Van Beek estimait que les deux versions remontaient l'une et l'autre à l'auteur ; il s'appuyait sur un stemma trifide (p. 56*), où le grec (= H) remontait directement à l'archétype, de même que les deux rameaux latins (1 [ici A] = *Casinensis* 204 MM, XI^e s. ; 2-3-4-5 [ici DEBC] = *codices reliqui*). J. A. estime – et cela à juste titre – que le grec est traduit du latin ; d'autre part, elle modifie radicalement le stemma, qui devient bifide (H étant désormais abaissé au niveau des mss latins BCDE) ; enfin, elle adopte la règle de ne jamais «amender le latin à l'aide du texte grec». Cela revient à ruiner les fondements mêmes de l'édition de 1936. Or le nouveau texte latin «ne s'écarte de celui de C. Van Beek que sur quelques points» (p. 91). Il ne peut donc s'agir que d'une recension hybride, fidèle à Van Beek là où le texte ne pose pas de gros problèmes, mais retouchée, en cas d'incertitude plus forte, selon un autre stemma. Influencée par son prédécesseur, J. Amat admet ainsi dans son texte beaucoup de leçons que son classement bipartite (A / BCDEH) devrait condamner : (§ 4, 3) *uerruta* est une conjecture reposant sur le témoignage conjoint de E (*uerruti*) et H (ὀβερίσκων), alors que le terme manque dans ABCD ; (§ 5, 6) *casum* D (διαθέσεως H) : *casus* E, *causam* A, *canos* BC ; (§ 6, 2) *supplica* D (ἐπίθυσον H) : *supplicans* ABC, *supplicio* E ; etc.

Le problème majeur est de fixer dans le stemma la position de H (le seul témoin grec connu, datable des X^e-XI^e s.), problème lié, mais seulement en partie, à la discussion sur la langue de la Passion originale. Si l'on accorde la priorité au grec ou si, comme Van Beek, on situe le grec au même niveau que le latin, il va de soi que l'importance de H est capitale. Mais qu'en est-il, si l'on reconnaît la primauté du latin ? Est-on forcé de dévaluer le rôle de H, comme le fait J. A., dans un stemma où le seul *Casinensis* (A) pèse autant – et souvent plus – que l'accord BCDE + H ? À mon sens, H reproduit bien une traduction, mais datant d'une époque antérieure à la séparation des deux rameaux A et BCDE. C'est ce que suggèrent la leçon $\delta\pi\alpha\nu\omicron\upsilon$, commentée plus haut, et diverses autres variantes : par exemple $\delta\acute{\iota}\alpha\sigma\tau\eta\mu\alpha$ au § 7, 6 (*diastema* Holstenius [par conjecture, avant la découverte du grec], *diadema* A, *idiantem* B, *diantem* C, *spatium* DE). Il faut donc revenir, avec Van Beek, à un stemma tripartite (A / BCDE / H). En cas d'opposition entre les rameaux latins, le témoignage de H, quand il est disponible, fournit un critère décisif pour établir le texte primitif. En d'autres termes, les accords AH contre BCDE et BCDEH contre A ont des chances de représenter l'original, comme dans les exemples suivants :

(§ 3, 1) *uerbis* BCDE ($\lambda\omicron\gamma\omicron\iota\varsigma$ H) : *om.* A (var. supprimée chez J. A.)

(§ 13, 5) *sinite* A ($\epsilon\acute{\alpha}\sigma\alpha\tau\epsilon$ H) : *quiescite* BCDE

(§ 17, 1) *irridentes* BCDE ($\kappa\alpha\tau\alpha\gamma\epsilon\lambda\omega\nu\tau\epsilon\varsigma$ H) : *irritantes* A (var. supprimée chez J. A.)

(§ 21, 2) *eiecto* A (cf. $\epsilon\beta\lambda\acute{\eta}\theta\eta$ H) : *obiectus* BCD *def.* E

Ce critère, s'il devait être suivi, amènerait à corriger Van Beek dans une quinzaine de passages (facilement repérables grâce au tableau que fournit ce dernier aux p. 51*-53*). Les retouches à introduire chez J. Amat, qui a «pris le parti de rester le plus possible fidèle aux leçons de A» (p. 91), seraient sans doute plus nombreuses : (§ 5, 6) *gauisus* BCDE(H) : *-surus* A ; *futuro* BCDE(H) : *constitutos* A ; (§ 9, 1) *uirtutem dei* BCDE(H) : *uirtutem* A ; (§ 12, 5) *introiuium cum admiratione et* BCDE(H) : *introeutes cum admiratione* A ; etc.

À dire le vrai, les apparats sélectifs, comme ceux d'Amat ou de Bastiaensen, sont dangereux, car ils éliminent la plupart des lapsus individuels (et masquent donc beaucoup d'erreurs de A). Après lecture de l'apparat complet de Van Beek, mon impression est qu'on a exagéré la valeur du *Casinensis* (dont l'unique privilège est de préserver certains vulgarismes, rectifiés partout ailleurs). Mais la suppression des vulgarismes est un phénomène sans portée stématique, qui peut se produire dans les manuscrits latins de façon indépendante, et à l'égard duquel le témoignage du grec est indisponible : il est donc erroné d'accorder à A pour ce motif autant de poids qu'à BCDEH.

L'établissement du texte de *PPerp* reste problématique, et il serait urgent de mettre en chantier une véritable *editio maior*, analogue à celle de Van Beek. Certains passages sont corrompus d'une façon plus grave que la lecture du présent volume ne donne à croire. En guise de conclusion, je citerai deux accidents qui auraient mérité un long commentaire philologique :

(§ 16, 2) la solution suggérée par Franchi de' Cavalieri en 1896, reléguée en apparat par Van Beek et passée ensuite sous silence, est de beaucoup la meilleure ; elle suppose que le grec, plus complet, révèle l'existence d'une lacune dans l'ensemble des témoins latins, lacune restée telle quelle dans A, mais plus ou moins masquée dans BCDE. On rétablira donc idéalement le texte suivant : «Cum a(utem) <πλειούς ημέραι διεγίνοντο ἐν τῇ φυλακῇ αὐτῶν ὄντων>, tribuno castigatus eo tractanti quia (...) Perpetua respondit».

(§ 19, 6) la phrase incompréhensible que transmettent BC (et que tous les éditeurs depuis Ruinart ont condamnée) n'a nullement le caractère d'une glose. Dans un cas comme celui-là, un argument de type stématique ne peut être invoqué, car l'attitude normale d'un copiste ou d'un traducteur, face à un texte dépourvu de sens, est de donner un coup de ciseaux. Ce qui est prodigieux, c'est que ce fragment corrompu ait été préservé dans certains de nos manuscrits. En voici le texte d'après l'apparat de Van Beek : (un ours refuse de sortir de sa cage) «Pudens miles de industria efferatorum adfirmasset portas putris carnibus magis ne mitteretur efficit.» (Ainsi, continue le récit, Saturus est ramené indemne pour la seconde fois). La phrase

additionnelle, qui pourrait fort bien remonter à l'original, décrit la façon dont le soldat Pudens (cité plus loin en 21, 1 et 4) s'y est pris pour maintenir en cage la bête sauvage que Satorus redoutait le plus ; au lieu d'être enfouie dans un appareil, elle devrait plutôt être soumise à l'expertise de critiques textuels, parce qu'elle a grand besoin d'être corrigée. F. D.

3. NOVACIANO, *La Trinidad*. Introducción, edición crítica, traducción, comentarios e índices de Carmelo GRANADO, Madrid : Editorial Ciudad Nueva, 1996, 316 p. (Fuentes Patrísticas, 8).

La jeune collection «Fuentes Patrísticas» publie ici son premier traité de langue latine avec cette nouvelle édition du *De trinitate* de Novatien. Une rapide introduction présente Novatien, ses œuvres, la datation (entre 240 et 250) et le contenu du *Trin.*, la tradition indirecte et les éditions antérieures. La principale nouveauté de celle-ci réside, selon l'affirmation même de C. G., dans l'utilisation de la collation, découverte par P. Petitmengin (*CTC*, SN 17), du «codex Ioannis Clementis Angli» (= C) conservée dans une *Geleniana* de Tertullien (1566) et utilisée par Pamèle dans son édition de 1583. Pourtant, sur la quarantaine de variantes propres à C incluses dans l'apparat, C. G. n'en retient qu'une douzaine. À titre de comparaison, dans le seul chapitre 31, Paul Mattei (cf. *infra*, n° 4) en reprend, avec raison à notre avis, sept de plus. Mais nos réserves concernent plutôt la rédaction de l'apparat critique, que l'auteur a allégué des choix des éditeurs modernes (et encore ne s'agit-il que de Weyer, Diercks et Loi) en les reléguant dans un tableau de l'introduction (p. 35-39). Cette présentation «éclatée», qui condamne parfois l'apparat au silence, dans des cas pourtant où les éditeurs proposent des textes assez divergents (cf. XVIII, 107, p. 182, l. 23 ; XX, 118, p. 194, l. 6 ; XXII, 127, p. 204, l. 3, etc.), n'est évidemment pas satisfaisante. D'autre part, lorsque tel choix fait l'objet d'une note justificative sous la traduction espagnole, l'unité critique disparaît curieusement de l'apparat (cf. XVI, 90, p. 160 et n. 224 ; XXVIII, 156, p. 240, l. 6 *uocabitur* et n. 343). L'utilisation des parenthèses pour signaler les ajouts, au lieu des traditionnels crochets obliques (cf. p. 144, l. 22), ne facilite pas la lecture, et on regrettera également que le choix de suivre la numérotation continue imaginée par Weyer et adoptée par Loi ait dispensé l'éditeur d'indiquer entre parenthèses la classique numérotation par chapitres de Diercks. Ces partis pris discutables n'enlèvent pas le sérieux du travail philologique. Voici quelques remarques sur le texte : en XIII, 71, p. 144, l. 22-23, l'heureuse conjecture *cum per ipsum facta sint omnia, aut deum tantum dicas* s'adapte bien au contexte et au style de Novatien et s'explique facilement par un saut du même au même ; en XXI, 125, p. 202, l. 1, *amicus* est moins économique que la leçon *amicum* retenue par les éditeurs précédents, qui peuvent s'autoriser de la fréquence des changements de genre et de déclinaison en latin tardif (O. Garcia de la Fuente, *Latín bíblico y Latín cristiano*, Madrid, 1994, p. 291-293) ; en XXIX, 164, p. 246, l. 13 nous ne sommes pas vraiment convaincu par la correction de *Qui non est in euangelio nouus, sed nec noue datus* en *Qui non est in euangelio nouus, sed noue datus* («donné d'une nouvelle manière») ; pour la difficile dernière phrase du traité, C. G. propose une nouvelle émendation, moins économique que celle de Loi (retenue par Mattei), mais assez bienvenue : *unum et solum et uerum Deum Patrem suum manere et in illo quod etiam subditus est breuiter approbavit*. La traduction nous paraît fidèle, et les notes, qui témoignent d'une bonne information, abordent les différents aspects d'un commentaire et fournissent de nombreux parallèles. F. C.

4. MATTEI (Paul), *Novatien, De Trinitate 31. Texte et traduction. Commentaire philologique et doctrinal — Memorie dell'Accademia delle Scienze di Torino. Classe di scienze morali, storiche e filologiche*, 20, 1996, p. 159-257.

Préparant l'édition du *De trinitate* de Novatien pour la collection «Sources Chrétiennes», P. M. nous livre, en avant-goût, le texte, la traduction et le commentaire complet du dernier

chapitre, consacré aux relations du Père et du Fils. L'édition tire le meilleur parti de la découverte de P. Petitmengin (cf. *supra*, n° 3) et amène l'éditeur à s'écarter des choix de Diercks (CCL 4, 1972) et de Loi (Torino, 1975) respectivement en 18 et 15 endroits. Le texte est accompagné d'apparats scripturaire et critique (signalons un lapsus dans l'apparat : l. 97-98, *Gel Pam ont manente in illo...*), et de notes philologiques. La traduction est précise et juste dans l'ensemble, malgré quelques inexactitudes : § 15, l. 60, traduire : «bien que sa naissance prouve qu'il est son Fils» ; § 16, l. 64-65, «Et voilà pourquoi il n'a pas fait non plus qu'il y eût deux origines» rend mal *Et ideo duos facere non potuit, quia nec duas origines fecit* ; l. 69, *merito* n'est pas traduit ; § 21, l. 91, *principium ipsius quoque filii sui* est rendu faiblement par «le principe du Fils lui-même». Le copieux commentaire doctrinal, parfois un peu sinueux, permet d'assurer notre connaissance du vocabulaire de Novatien (*imago, persona, forma, substantia*), de situer le schismatique par rapport à ses prédécesseurs (Justin, Irénée, Tertullien, Hippolyte) et son contemporain Origène, et surtout de faire le point sur son prétendu subordinatianisme : celui-ci est non pas ontologique, mais seulement économique ; le Fils tient tout du Père, et son être participe de celui du Père. Mais il reste que si Novatien évoque la génération du Fils, il ne s'étend pas sur l'état immanent du Verbe en Dieu, et son expression distingue mal l'antériorité logique de la succession temporelle. Quant à l'allusion à *I Cor.* 15, 25-28, elle ne doit pas s'entendre dans une perspective eschatologique – même si on peut l'extrapoler avec vraisemblance –, mais concerne la soumission éternelle du Fils qui rend tout au Père.

La publication séparée de l'édition critique et commentée d'un seul chapitre, même essentiel, d'un traité est inhabituelle, et il faut espérer que le volume de *Sources Chrétiennes* ne sera pas amputé de toute cette matière et n'abusera pas de la technique du renvoi. F. C.

5. SIMONETTI (Manlio), PRINZIVALLI (Emanuela), *Letteratura cristiana antica. Antologia di testi. I. Dalle origini al terzo secolo*, Casale Monferrato : Edizioni Piemme, 1996, 1042 p. (Giubileo 2000).

Le premier tome de cette vaste anthologie, qui vise à faire découvrir à un public de non spécialistes les principaux auteurs, grecs et latins, de l'Antiquité chrétienne, réserve plus de deux cents pages au domaine couvert par la CTC. M. S. a rédigé l'introduction générale, les guides de lecture et les notes (rapides) accompagnant les traductions, E. P. les introductions biobibliographiques à chacun des auteurs. Le volume est muni de trois index (citations bibliques, noms propres, matières) et d'une précieuse chronologie synoptique empruntée au *Dizionario Patristico e di Antichità cristiane* de A. Di Berardino (1988). Ni les textes, donnés sans appareil, ni les traductions n'ont fait l'objet d'un travail original : les auteurs se sont contentés de reproduire de bonnes éditions et traductions. La longueur des extraits, assez rare dans une anthologie, permet un contact réel avec les œuvres antiques.

Textes reproduits : *AScil* (traduction de G. Chiarini, 1987) ; MIN, *Oct* 1-7, 28-32, 38-40 (F. Solinas, 1992) ; TERT, *Apol* 1-4, 21, 24 (A. Resta Barrile, 1992) ; *Praes* 16-21 ; *Marc* I, 20-21 ; II, 11-12 (C. Moreschini, 1974) ; *Orat* 1-8 (P. A. Gramaglia, 1984) ; *PPerp* 2-3, 6, 10-13, 15 (G. Chiarini, 1987) ; CYPR, *Don* 1-5 ; *Laps* 8-11, 35-36 ; *Unit* 5-10 ; *BonPat* 19-21 ; *OpEl* 11-15 (S. Colombo, 1935) ; *Dem* 3-4 (E. Gallicet, 1976) ; *Epist* 58 (G. Toso, 1980) ; NOV, *Trin* 8-10 [40-55] (V. Loi, 1975). P. P.

TRADUCTIONS

6. CYPRIEN DE CARTHAGE, *Le Notre Père. Texte intégral*, traduction par une moniale de Wisques et une moniale de Dourgne, Dourgne : Abbaye d'En Calcat, 1996, 48 p. (Témoins du Christ, 45 [Textes de l'Église ancienne]).

Avec ce numéro, la collection «Témoins du Christ» propose à la méditation des moines le traité de Cyprien sur la prière du Seigneur. Le texte est presque intégral : ont été omis les passages contre les juifs, aux ch. 10, 13 et 14. La traduction part du texte du CCL 3A et de l'interprétation de M. Réveillaud (1964). Elle se démarque parfois avec bonheur de la traduction de ce dernier : ainsi, en *DomOrat* 4, l. 1, *orantibus* est rendu par «quand nous prions», et non plus par «chez les hommes de prière». Mais le parti, adopté pour toute la collection, d'utiliser un vocabulaire simple et contemporain («employé des impôts» pour *publicanus*) et de recourir systématiquement à la parataxe (voir *CTC* 87, 5 ; 93, 4) reste discutable. S. D.

7. *Il diavolo e i suoi angeli. Testi e tradizioni (secoli I-III)*. A cura di Adele MONACI CASTAGNO, Firenze : Nardini, 1996, 503 p. (Biblioteca patristica, 28).

Dans une introduction assez copieuse, l'éditrice montre comment se précise et se développe, au cours des trois premiers siècles, une démonologie chrétienne : assimilation du diable et de ses anges aux divinités païennes ; leur rôle dans la persécution et les hérésies ; possessions et exorcismes. Elle développe plus particulièrement la pensée de Clément d'Alexandrie et d'Origène, l'un refusant l'idée d'une origine diabolique de la philosophie et l'autre essayant de résoudre la contradiction entre le libre choix de l'homme et l'emprise du démon sur les individus. Parmi les textes invoqués, les apocryphes occupent une place importante. L'anthologie propose des extraits de ces textes dans leur version grecque ou latine, accompagnés d'une brève introduction, d'une traduction en italien et d'une annotation correctement informée. P. 297-352, on trouvera : les passages attendus des visions de Perpétue ; pour Tertullien, *Apol* 12, 1-12 ; *Spect* 13, 1-5 ; 36-37 ; *Paen* 7, 7-10 ; *Idol* 14, 1-15, 6 ; *Praes* 40, 1-7 ; pour Cyprien, *Laps* 24-25 ; *Vnit* 3 ; *Epist* 69, 15-16 ; 75 (Firmilien), 10. S. D.

8. *Donatist Martyr Stories. The Church in Conflict in Roman North Africa*. Translated with Notes and Introduction by Maureen A. TILLEY, Liverpool : Liverpool University Press, 1996, XXXVI-101 p. (Translated Texts for Historians, 24).

Recueil (en version anglaise) de sept Passions africaines qui ont été transmises ou rédigées par les donatistes. L'idée était excellente ; la réalisation est médiocre, parce que plusieurs pièces sont traduites sur des éditions partielles ou devenues récemment caduques : il faut lire désormais les Passions d'Isaac et Maximianus (*BHL* 4473) et de Marculus (*BHL* 5271), dans *Analecta Bollandiana*, 113, 1995, p. 65-88, et le *Sermo de Passione Donati et Aduocati* (*BHL* 2303b), dans *Memoriam sanctorum venerantes. Miscellanea in onore di Monsignor Victor Saxer*, Vaticano, 1992, p. 256-267 ; pour les martyrs d'Abitina (*BHL* 7492), l'édition de Pio Franchi de' Cavalieri (de 1935) n'est pas «based primarily on the Catholic version» et surclasse le texte qui est ici emprunté à la Patrologie latine ; enfin, la Passion retenue de Félix de Thibiuca (*BHL* 2893s) est une reconstitution savante, qui n'existe pas dans les manuscrits. Seul, le premier texte de la série concerne la période que couvre cette chronique : il s'agit des Actes de Cyprien, dans la recension donatiste (*BHL* 2039c) du manuscrit de Würzburg (MP. Th. F. 33, f. 38-39v, IX^e s.). Une courte introduction recense les divergences entre les Actes catholiques et le texte schismatique : une présentation synoptique en deux colonnes aurait sans doute été plus parlante. F. D.

PRÉSENTATIONS D'ENSEMBLE

9. MARIANELLI (Denis), *L'Afrique aux origines de la littérature latine chrétienne (III^e siècle) — Histoire chrétienne de la littérature. L'Esprit des lettres de l'Antiquité à nos jours*, sous la direction de Jean Duchesne, Paris : Flammarion, 1996, p. 89-103.

Évocation rapide des premiers auteurs chrétiens d'Afrique : Tertullien, Minucius Félix, Cyprien, Arnobe et Lactance (bien que ce dernier fasse éclater le cadre chronologique). La présentation, qui vise à dégager les traits majeurs de chaque écrivain, est illustrée par de longs extraits en français (retraduits par D. M.). Voici ceux qui intéressent directement cette chronique : Tertullien, *Apol* 2, 1-5 et *Praes* 7, 2-9 ; Minucius Félix, *Oct* 24, 5-8 ; Cyprien, *Pat* 19. Un paragraphe seulement est consacré aux Actes et Passions des martyrs, ce qui reflète mal l'intérêt porté actuellement à la Passion de Perpétue ou à la Vie de Cyprien par Pontius, deux textes fondateurs de l'hagiographie de langue latine. F. D.

10. MUNIER (Charles), *Tertullien — Catholicisme. Hier, aujourd'hui, demain*, 14, 1996, c. 931-936.

Cette présentation de Tertullien, «apologiste et théologien», évoque successivement sa vie, ses écrits et sa doctrine. Cette dernière partie, se plaçant dans la perspective de l'encyclopédie qui accueille cette notice, cherche essentiellement à souligner la modernité de Tertullien et ce qu'il peut apporter aux chrétiens d'aujourd'hui. Ch. M. montre ainsi que son attitude à l'égard du monde romain s'explique par sa volonté de donner toute sa signification au baptême et que son système apologétique repose sur l'idée de liberté religieuse, telle qu'elle apparaîtra dans la Déclaration du concile Vatican II. De même sa lutte contre les hérésies et l'argument de «prescription» se fondent sur le respect de la tradition apostolique, vivante et continue. Enfin le chanoine Munier termine en évoquant, sur un ton plus personnel, la noblesse de la doctrine matrimoniale du Carthaginois. Une bibliographie à la fois générale et centrée sur les aspects développés complète cette notice. F. C.

11. MUNIER (Charles), *Petite vie de Tertullien*, Paris : Desclée de Brouwer, 1996, 137 p.

La collection «Petite vie de...», destinée à présenter à un large public de grandes figures de la spiritualité chrétienne, a abordé le domaine des Pères avec des ouvrages consacrés à Augustin (B. Sesé), Grégoire le Grand (P. Riché) et Jérôme (P. Maraval). Avec ce volume sur Tertullien, le chanoine Munier se propose moins de rédiger une impossible biographie que de faire connaître, par les différents aspects de sa carrière littéraire, «un personnage de l'Antiquité chrétienne vraiment hors du commun». L'A. étudie successivement l'apologiste, le polémiste, le didascale, le moraliste et le montaniste, ce qui lui permet de passer en revue toute l'œuvre du Carthaginois. Malgré un plan un peu schématique, mais sans doute difficilement évitable, le lecteur peut aisément percevoir la complexité de cette personnalité et la richesse de sa pensée. F. C.

ÉTUDE D'UNE ŒUVRE

12. URÍBARRI BILBAO (Gabino), *Tertuliano, Prax. 1-2. Una lectura con apoyo en la retórica clásica — Estudios Eclesiásticos*, 71, 1996, p. 361-396.

Après une étude de l'architecture d'ensemble de *Prax* (cf. *CTC* 95, 7), G. U. B. propose ici une analyse détaillée de la structure des deux premiers chapitres du traité. Il y retrouve

l'application des catégories de la rhétorique classique : *exordium* (1, 1-3), qui dévoile les origines diaboliques de l'hérésie ; *narratio* (1, 4-7) présentant Praxéas et le développement de l'hérésie ; *partitio* (2, 1-2) consacrée à la règle de foi ; *propositio* (2, 3-4) exposant ce que l'auteur veut réfuter et démontrer. F. C.

13. SCOURFIELD (J. H. D.), *The De mortalitate of Cyprian : Consolation and Context — Vigiliae Christianae*, 50, 1996, p. 12-41.

Depuis Favez, le *De mortalitate* est considéré comme la première "consolation" latine chrétienne. Son rigorisme affectif et des parallèles formels avec Sénèque expliquent qu'on ait cru pouvoir parler à son propos de stoïcisme chrétien et faire l'hypothèse d'une première forme de "consolation chrétienne", sans concession pour les larmes, à laquelle s'opposerait une forme inaugurée par Ambroise, plus tardive, où douleur et compassion trouvent leur place. En fait, cette hypothèse ne tient pas, selon J. S., car si l'on exclut la *Lettre à Turasius*, dont la date est trop incertaine (aux diverses hypothèses rapportées, il convient d'ajouter celle d'H. Savon, *Recherches Augustiniennes*, 14, 1974, p. 153-190, situant cette lettre dans la seconde moitié du V^e siècle ou au début du VI^e), la première catégorie est représentée par le seul *Mort. Or.*, ce n'est pas à proprement parler une "consolation".

En effet, si l'on prend soin de lire attentivement le traité et de le replacer dans son contexte historique (épidémie, séquelles de la toute récente persécution de Dèce, menace permanente d'une reprise de la persécution, difficultés internes à la communauté de Carthage), on se rend compte que Cyprien ne cherche pas du tout à consoler ses fidèles, mais à les affermir dans une conduite véritablement chrétienne, qui cimenterait leur unité, dictée par la crainte de compromettre leur salut éternel et dominée par la joie de pouvoir être eux-mêmes et de voir les leurs, par la mort, arrachés au monde et introduits dans le Royaume. Des paroles de consolation iraient à l'encontre de ce dessein. À propos de *Mort.*, on devrait plutôt parler d'«*anticonsolatio*». Si les auditeurs de Cyprien sont consolés, c'est indirectement. Il n'y a pas lieu non plus d'évoquer un climat de "stoïcisme chrétien" pour comprendre le traité : l'inspiration de Cyprien est scripturaire, et plus précisément paulinienne (voir les dossiers *Quir* III, 17 et 58), même s'il utilise quelques lieux communs du paganisme.

On apprécierait mieux cette interprétation, nous semble-t-il, si son auteur l'avait accompagnée d'une définition de ce qu'est à ses yeux la "consolation" et s'il l'avait confrontée à l'étude d'H. Savon, publiée dans *Revue des Études Latines*, 58, 1980, p. 370-402. S. D.

14. MONTGOMERY (Hugo), *Pontius' Vita S. Cypriani and the Making of a Saint — Symbolae Osloenses*, 71, 1996, p. 195-215.

Dans le débat qui, au début du siècle, opposa Harnack à Reitzenstein et qui est rappelé ici, H. M. se range résolument du côté du premier, en développant quelques aspects de *VCypr* qui révèlent le caractère biographique de l'opuscule. À la manière des auteurs des *Actes des apôtres* et des *Actes apocryphes*, Pontius s'insère dans la tradition historiographique païenne : il veut sauver de l'oubli les actes, les paroles de son héros (p. 203 : H. M. parle de *VCypr* 3, 7-9, comme d'un sermon de Cyprien ; or, il s'agit là d'une hypothèse sans fondement), sa personnalité même (cf. Plutarque pour Alexandre et Platon pour Socrate). Comme tout panégyrique, *VCypr* observe les règles de la rhétorique : amplification ; recours à la métaphore – notamment militaire –, à la comparaison – notamment biblique –, à la *sententia*, au *locus a fictione* (11, 7 ; 7, 3) ; grandissement du personnage. Pour défendre la mémoire de Cyprien contre ses accusateurs, Pontius utilise un type d'argument décrit par Cicéron (*Topica* 24 et 77), celui des *diuina testimonia*. Cette biographie d'un évêque martyr n'est pas sans lien avec les biographies de philosophes.

Cette analyse a le mérite de souligner la dette de Pontius à l'égard de la rhétorique et du genre littéraire antique de la biographie. Le statut de l'opuscule nous paraît cependant beaucoup plus complexe (voir *CTC* 94, 35 ; 95, 10 et 38). S. D.

15. PAVLOVSKIS-PETIT (Zoja), *Storm and stress : the natural and the unnatural in De Sodoma and De Iona* — *Classica et Mediaevalia*, 47, 1996, p. 281-302.

L'auteur du diptyque constitué par le *De Sodoma* et le *De Iona* (CPL 1425-1426) est un poète de qualité, qui exprime, avec un foisonnement d'images, à la fois sa fascination et sa répulsion pour les déviations sexuelles (inceste, homosexualité). Z. P.-P. manifeste un enthousiasme sympathique et communicatif. Ses analyses portent surtout sur le *De Sodoma*, où affluerait quelques échos de Lucrèce. Elles seraient encore plus convaincantes, si elles avaient tenu compte de la bibliographie récente. L'histoire de Phaéthon et les *mirabilia* de la Mer Morte ont déjà fait l'objet de commentaires détaillés et souvent très érudits : cf. *CTC* 90, 16 (Hexter) ; 91, 20 et 93, 13 (Bertolini) ; 91, 21 (Morisi) ; et l'on dispose depuis 1993 d'une nouvelle édition du *De Sodoma* : cf. *CTC* 93, 3 (Morisi). On souhaite que Z. P.-P. puisse, dans un prochain article, confronter ses idées à celles de ses prédécesseurs. F. D.

TEXTE, LANGUE, STYLE

16. HAMBLENNÉ (Pierre), *Sur une médication drastique administrée au texte de Tertullien (Pud. 6, 15 éd. SCh)* — *Recherches de Théologie Ancienne et Médiévale*, 63, 1996, p. 220-226.

Ch. Munier édite (*SC* 394 ; cf. *CTC* 93, 1) : *Inhaerebat usquequaque libidinis uirus et † lacteae sordes, non habentes, id onear quod nec ipsae adhuc aquae lauerant*, qu'il traduit : «Partout, s'attachaient à elle (i.e. la chair avant le Christ) le poison de la volupté et les souillures laiteuses, faute de posséder 'la plante des ânes' (i.e. l'épilobe, symbole ici du Christ), que les eaux non plus n'avaient encore lavée». P. H. propose de lire : *Inhaerebat* (subaud. *carni*) *usquequaque libidinis uirus et leti sortes, non cohibentes id, donec ipsam adhuc aquae lauarent*, et traduit : «Étaient accrochés en elle le poison de la concupiscence et les déterminations funestes qui n'en arrêtaient pas les effets, jusqu'à ce que les eaux (du baptême du Christ) l'en nettoient désormais». On voit que ce passage n'a pas fini d'aiguïser l'ingéniosité des éditeurs. J.-C. F.

17. UGENTI (Valerio), *Annotazioni al De idololatria di Tertulliano — Rudiae. Ricerche sul mondo classico*, 8, 1996, p. 105-110.

Présentation nouvelle de deux passages controversés. En 6,3-7,1, retour à la ponctuation traditionnelle «sed illi non negant, quibus hanc saginatioem et auratioem et maiorem hostiam caedis, salutem tuam. Tota die ad hanc partem zelus fidei perorabit...», contre le *CSEL* et l'édition Waszink-Van Winden, qui coupent «salutem tuam tota die. Ad hanc partem...». V. U., qui a étudié spécialement les clauses du traité (*CTC* 95, 18), pense avec P. G. Van der Nat (édition, Leiden, 1960, p. 91) que le problème est tranché par la présence du dicrétique *caedis salutem tuam*. À cela s'ajoute le fait que dans le *codex Agobardinus* (f. 109r^o) une nouvelle phrase commence avec *Tota die*. Mais a-t-on vraiment étudié la ponctuation ou plutôt des scribes de A ?

En 9, 3-4, le raisonnement prêté aux astrologues irait de «Sed magi [et astrologi] ab oriente uenerunt» jusqu'à «Hoc nomine Christum, opinor, sibi obligauerunt». L'incise ironique

opinor, placée au milieu de l'argument d'un adversaire (cf. *Apol* 8, 5 : «Alii nos, opinor, natura, Cynopenae aut Sciapodes»), nous semble au contraire montrer que Tertullien a repris la parole.— On saisit l'occasion pour signaler un article de Leo Koep qui semble ignoré des tertullianistes : «Astrologia usque ad evangelium concessa (zu Tertullian, De idololatria 9)», dans *Mullus. Festschrift Theodor Klauser*, Münster Westfalen, 1964, p. 199-208. P. P.

18. MATTEI (Paul), compte rendu de *Q. S. F. Tertulliani De monogamia. Le uniche nozze, a cura di Renato Uglione (1993)* — *Gnomon*, 68, 1996, p. 603-608.

L'édition de *Mon* par R. Uglione (*CTC* 93, 2) a déjà fait l'objet de nombreux comptes rendus (voir *CTC*, C 21-22, et *infra*, n° 39). Celui-ci est particulièrement instructif parce que dû à l'éditeur du traité dans la collection «Sources chrétiennes» (*CTC* 88, 1). On appréciera la qualité du débat et la liste des divergences entre les deux éditions, qu'accompagne une *retractatio* (p. 606-607). Le signataire de ces lignes plaide coupable pour le retard mis à publier la collation du *codex Masburensis* par Beatus Rhenanus. P. P.

19. VENIER (Matteo), *Giovanni Battista Egnazio editore. III. L'Apologeticum di Tertulliano — Res Publica Litterarum. Studies in the Classical Tradition*, 18, 1995, p. 141-155.

Deux articles de M. V., publiés dans la même revue, ont déjà présenté l'humaniste Giovanni Battista Cipelli, dit Egnazio (1478-1553), comme éditeur de Suétone et du *De officiis* de Cicéron (16, 1993, p. 175-183 et 17, 1994, p. 183-193). Son étude de l'édition d'*Apol* parue en avril 1515 «in aedibus Aldi et Andreae soceri» (sigle : *Egn.*) se fonde sur l'examen de toutes les éditions qui l'ont précédée et de plusieurs des «cinquécentine» postérieures, de *R*¹ (1521) à La Barre (1580). En outre M. V. a consulté un grand nombre de manuscrits humanistiques conservés en Italie et en Angleterre. C'est dire combien les bases de sa recherche semblent solides. Il démontre que le texte de 1515 a pour «Vorlage» la seconde édition parue chez I. Tacuinus (Venise, 1509), qu'Egnazio a corrigée à l'aide de conjectures plus ou moins réussies, sans recourir à des manuscrits. Ceux que Hoppe mettait en relation avec *Egn.* (*CSEL*, t. 69, p. XXX) sont proches de l'édition princeps, source de la tradition imprimée, et donc d'*Egn.* Ils ne présentent pas de ressemblances significatives avec lui, sauf évidemment τ (Volterra, Bibl. Guarnacci 5404), qui en découle (intéressantes remarques sur son «éditeur», Francesco Zeffi [1491-1546] ; le manuscrit est redaté des années 1520/1530 «se non oltre» : pourquoi ne pas avoir utilisé le témoignage des filigranes ?).

Constatant que les apparats des éditions les plus récentes comportent un grand nombre d'approximations ou d'inexactitudes, M. V. leur apporte quatre pages de corrections (p. 148-151), montrant ainsi la voie à un futur éditeur d'*Apol*. Il importe en effet de déterminer précisément l'origine des leçons qui ont conflué dans l'édition parisienne de 1580 ; en effet, si Modius ne les a pas corrigées dans sa collation du *Fuldensis*, elles permettent, selon certains, de restituer le texte de *F* «ex silentio Modii», mais il faut de toute façon les évaluer.— Notes de détail : p. 149, *imbre* (5, 6) est déjà dans l'édition parisienne de 1545 ; p. 150 : la collation du *Gorziensis* fournie à Rhenanus par Claude Chansonnette comportait bien l'addition *numerus* en 2, 4, comme en fait foi l'édition de 1528 où elle est reportée (Sélestat, Bibl. humanistique, K 1040) ; p. 153, n. 33 : *se ... inuoluit* apparaît avec Gelen (1550). P. P.

20. CHAPOT (Frédéric), *La préverbation en prae chez Tertullien — Recherches Augustiniennes*, 29, 1996, p. 75-89.

Si, dans l'usage, préverbe et verbe simple sont souvent pris l'un pour l'autre, il n'en va pas de même chez Tertullien, comme le montre cette enquête minutieuse et rigoureuse sur les composés en *prae-* de l'auteur africain. Plus significatives que la comparaison chiffrée avec

Cyprien (la proportion de 66 occurrences contre 180 correspond à peu près à l'étendue respective des corpus considérés) sont, chez Tertullien, l'abondance des créations en *prae-*, leur mise en valeur dans la phrase et surtout la prépondérance du préverbe dans le sens conféré au composé. Tertullien préfère largement la valeur temporelle («antériorité d'un procès qui précède et annonce comme nécessaire l'étape suivante») à la valeur spatiale originelle («à l'avant, en continuité»). Il en tire le meilleur parti, dans deux domaines plus particulièrement.

Tout d'abord, il recourt à *praescriptio-praescribere* (141 occurrences), *praestructio-praestruere*, et à quelques autres composés en *prae-*, pour définir la méthode qui lui est familière dans sa polémique contre les hérésies. Cette méthode consiste à leur opposer une réfutation préalable, destinée à être suivie d'une réfutation mieux argumentée ; le préverbe *prae-* souligne alors à la fois l'antériorité de la première réfutation et la continuité des deux. Pour illustrer cet emploi, F. C. choisit quelques textes particulièrement intéressants, qu'il prend soin d'interpréter et de traduire (*Marc* I, 22, 1 ; III, 5, 1 ; *Res* 18, 1 ; *Herm* 16, 1 ; etc.).

Une seconde série d'emplois se rapporte à la prophétie et, plus particulièrement, au rapport entre les deux Testaments : le préverbe indique à la fois l'antériorité de l'Ancien et l'unité des deux. Sur les treize verbes relevés, plusieurs sont des néologismes lexicaux. Tertullien donne un sens nouveau à *praedicare*, en substituant à la valeur locale du préfixe, jusque-là seule usitée ("dire devant tous"), sa valeur temporelle ("prophétiser"). Il s'efforce aussi de faire coexister, dans le même texte, les deux acceptions, de façon à suggérer que l'annonce prophétique et l'enseignement actuel du Christ ou des apôtres ne font qu'un (p. ex. *Marc* III, 22, 4 ; *Praes* 44, 8). Dans la controverse avec Marcion ou les juifs abondent les composés en *prae-*, pour montrer que l'Ancien Testament préfigure le Nouveau (création de *praeostendere*). Avec sa valeur d'antériorité et de continuité, le préfixe *prae-* permet encore à Tertullien, face aux hérétiques et aux païens, de mettre en lumière l'antériorité de la vérité, ainsi que le lien nécessaire, voulu par la Providence, qui, selon lui, unit l'erreur à la vérité.

Cette étude bien conduite, claire, nuancée et précise tout à la fois, apporte une nouvelle preuve de l'originalité de Tertullien et de sa créativité dans le domaine linguistique. Comme Apulée, Tertullien illustre les efforts de la seconde sophistique pour créer de nouveaux vocables et surtout enrichir le sémantisme des mots existants, notamment en dégagant les valeurs abolies par l'usage, voire les valeurs potentielles, des préverbes entrant dans leur composition.

S. D.

21. GARCÍA JURADO (Francisco), *La revolución indumentaria de la antigüedad tardía. Su reflejo en la lengua latina* — *Revue des Études Augustiniennes*, 42, 1996, p. 97-109.

Cherchant dans la langue et la littérature latines des témoignages de la révolution du costume dans l'Antiquité tardive, F. G. J. met en lumière la pauvreté des affirmations explicites : celles de Tertullien dans *Pal* concernent un choix personnel plus qu'historique ; les autres (principalement Jérôme, *Epist.* 64, 10-11) s'attachent moins à souligner l'évolution vestimentaire, qu'à poser le problème de la dénomination (hésitations entre *tunica linea* et *camisia*, ou entre *feminalia* et *bracae usque ad genua*). C'est en fait la langue elle-même qui nous fournit des témoignages, certes discrets, mais néanmoins déterminants. Les glissements de sens des verbes *amicire* et *induere*, ainsi que les emplois de *supra* attestent le passage d'un système vestimentaire à un autre : à la double opposition entre le vêtement dont on s'enveloppe (*amicire* ; *toga, pallium*) et celui que l'on revêt (*induere*), et, à l'intérieur de cette deuxième catégorie, entre l'habit de dessus (*indusium*) et celui de dessous (*subucula*), se substitue un système plus simple distinguant la *uestis superior* et la *uestis inferior*.

F. C.

22. DELÉANI (Simone), *La syntaxe des titres dans les recueils scripturaires de saint Cyprien* — *Recherches Augustiniennes*, 29, 1996, p. 91-112.

La présente recherche développe un point évoqué dans un article plus général, «Les titres des traités de saint Cyprien : forme et fonction», paru dans les actes du Colloque de Chantilly, *Titres et articulations du texte dans les œuvres antiques* (Paris, 1997, p. 397-425 et spécialement 423-424 ; il en sera rendu compte dans la prochaine CTC). Elle porte sur les *tituli* (ou intertitres) qui introduisent les *capitula* (ou extraits) composant les florilèges bibliques *Ad Quirinum* I-III et *Ad Fortunatum*. Ces *tituli* paraissent en fait deux fois : en tête de chaque *capitulum* et regroupés en tête de chaque œuvre, sous forme de sommaires indépendants pour *Quir* I-III et à l'intérieur de la préface de *Fort*. Sans tenir compte de cette duplication, le corpus étudié se monte à 187 titres, soit 54 pour *Quir* I-II (qui forment une unité), 120 pour *Quir* III et 13 pour *Fort*. Si l'on raisonne sur les pages du CCL, la longueur moyenne d'un *capitulum* est de 1,2 p. pour *Quir* I-II, 0,83 pour *Quir* III et 2,23 pour *Fort*. Cette différence de poids et aussi le fait que les sommaires de *Fort* sont en réalité des extraits d'une préface au texte continu auraient peut-être mérité un examen préliminaire (voir notre remarque dans les actes cités, p. 498, n. 46).

Les quatre types syntaxiques utilisés par Cyprien – groupe nominal à l'ablatif précédé de *de* (3,63%), proposition interrogative indirecte (2,07%), complétive introduite par *quod* (64,25%) et proposition infinitive (30,05%) – s'inscrivent dans la tradition antique, telle qu'on la rencontre par exemple dans les sommaires d'Aulu-Gelle (sur lesquels on aurait pu citer L. Holford-Strevens, *Aulus Gellius*, London, 1988, p. 22-23). Le grand mérite de S. D. est d'avoir proposé une explication à l'alternance entre les complétives en *quod* et les propositions infinitives. Dans les premières, l'agent est explicitement indiqué, et le sujet suit souvent immédiatement la conjonction («*Quod Christus idem sit et sermo*») ; dans les secondes, il n'apparaît pas, que le verbe soit impersonnel («*Insistendum esse...*») ou dépourvu de complément («*Iracundiam uincendam esse...*»). Le second tour se prête bien à la formulation de préceptes ou d'aphorismes ; le premier, qui met en valeur le sujet grammatical, permet d'affirmer sans ambiguïté des vérités doctrinales. Le fait que *Quir* I-II privilégie la subordonnée en *quod* et *Quir* III l'infinitive s'explique par la différence des sujets traités, et non par une pluralité d'auteurs, comme l'avaient supposé certains critiques. Cyprien joue de même sur la gamme des temps : en règle générale, il emploie le présent et le parfait du subjonctif («*Quod idola dii non sint*»), mais se sert de l'imparfait et du plus-que-parfait quand il est fait implicitement référence à une prophétie antérieure («*Quod lex noua dari haberet*»).

Cette défense et illustration d'un genre mineur et méconnu mérite d'être lue par tous ceux qui s'intéressent aux textes pourvus de tels *tituli*, qu'ils soient antiques ou médiévaux. À titre de curiosité, on signalera que le type mixte «*De antichristo quod in homine ueniat*» (attesté une fois) se retrouvera dans la France du XVII^e siècle : ainsi la troisième *Méditation* de Descartes s'intitule «*De Dieu ; qu'il existe*».

P. P.

SOURCES, INFLUENCES

23. LAVECCHIA (Salvatore), *Note su alcuni testimoni cristiani del Fedone* — *Studi classici e orientali*, 45, 1995, p. 127-141.

L'A. examine p. 127-129 la traduction très fidèle de *Phédon* 65a-b que Tertullien donne en An 18, 1 (non exploitée par les éditeurs de Platon). Trois variantes, déjà signalées par Waszink *ad locum*, permettent d'atteindre un état du texte différent de celui que nous lisons aujourd'hui. *Neque audiamus certum neque uideamus* suppose l'omission accidentelle de (ἀκριβῆς)

οὐδέν. *In quaestionem* doit traduire ἐπὶ τὴν ζήτησιν : un tel emploi de l'accusatif, au lieu du datif attesté par les autres témoins, méritait au moins d'être signalé. Enfin d'après *an non etiam* (Waszink *an non ? an etiam A an non ? an non etiam B*) *poetae haec nobis semper obmussant*, on peut défendre la conjecture <οὐ> τὰ γε τοιαῦτα. P. P.

24. SZARMACH (M.), *Die Anspielungen auf die heidnische Literatur in 'De bono patientiae' des Hl. Cyprian – Worte, Bilder, Töne. Studien zur Antike und Antikerezeption ... Bernhard Kytzler zu ehren*, Würzburg : Königshausen & Neumann, 1996, p. 197-200.

Dans *BonPat*, Cyprien aurait utilisé le traité de Plutarque, *De sera numinis uindicta* (*BonPat* 4, SC 291, l. 88-90 et 20, l. 445-448 ; *De sera* 551C et 550E). Ces rapprochements ne sont pas assez précis pour être convaincants ; la ressemblance vient plutôt de l'utilisation, par les deux auteurs, de lieux communs philosophiques. S. D.

TEXTE BIBLIQUE, EXÉGÈSE

25. SPEIGL (Jakob), *Tertullian als Exeget — Stimuli. Exegese und ihre Hermeneutik in Antike und Christentum. Festschrift für Ernst Dassmann*, Münster Westfalen : Aschendorffsche Verlagsbuchhandlung, 1996, p. 161-176 (Jahrbuch für Antike und Christentum, Ergänzungsband, 23).

Dans un beau et riche volume offert à Ernst Dassmann, J. S. propose une intéressante synthèse consacrée à Tertullien comme exégète. S'appuyant sur les études de Braun, Fredouille, Karpp, O'Malley ou Waszink, il s'efforce d'ordonner et de coordonner les différentes facettes de la relation de Tertullien à la Bible. Quatre aspects servent de canevas : sa culture biblique, son travail sur la Bible, les règles herméneutiques et la Bible dans sa théologie. L'A. souligne la double culture, biblique et rhétorico-juridique, de Tertullien et montre, rapidement, ce que son herméneutique doit à ses deux sources. Mais nous avons surtout été sensible à la tentative d'analyse de la fonction de la Bible dans son œuvre, et particulièrement à la recherche de ce qui, au-delà des variations exégétiques du Carthaginois et de son évolution vers le montanisme, fait l'unité et la permanence de son approche. En effet, malgré la diversité de ses œuvres (apologétiques, antihérétiques, disciplinaires) et son évolution spirituelle et intellectuelle, il continue à recourir fidèlement à la Bible, qui reste l'autorité suprême, au risque de proposer des interprétations divergentes. À cet égard deux explications complémentaires sont données. D'une part, dans la distinction *fides-disciplina*, la règle de foi trouve sa source dans l'Ancien et le Nouveau Testaments, et, une fois définie, sert à son tour de référence absolue et immuable à l'exégèse ; quant à la *disciplina*, elle trouve dans l'Écriture même le fondement de son évolution dans le temps, en particulier *Jn* 16, 12-13, *I Cor.* 7, 29 et *Eccl.* 3, 17. D'autre part Tertullien ne conçoit pas la lecture de l'Écriture comme indépendante de celui qui définit la Loi, et elle a donc pu évoluer de Moïse au Christ, et du Christ au Paraclet. Sans être nouvelles, les considérations de J. S. ont le mérite de mettre en lumière la réflexion et le regard, en quelque sorte diachronique, de Tertullien sur la Bible. F. C.

26. BRAUN (René), *Les avatars de Romains 11, 33 chez Tertullien — Hommage au Doyen Weiss*, Nice : Université de Nice Sophia-Antipolis, 1996, p. 210-1 à 210-9 (Publications de la Faculté des Lettres, Arts et Sciences humaines de Nice, N. S. 27).

En *Rom.* 11, 33-35, Paul loue «la profondeur de la richesse et de la science de Dieu» (σοφίας καὶ γνώσεως θεοῦ), puis cite en les abrégant les versets *Is.* 40, 13-14. Dans les

neuf passages où Tertullien utilise ce «complexe», il cite soit Isaïe, soit Paul, soit les deux, comme l'avait bien relevé J. H. Waszink, trad. *Herm* (Ancient Christian Writers, 24 ; 1956), p. 130, n. 143. L'édition d'Isaïe dans la *Vetus Latina* (p. 926-928) fait ressortir l'originalité de Tertullien qui complète *intellegentiae <et scientiae>* d'après *Rom.* 11, 33 et ajoute «quis tradidit et retribuetur ei» d'après 11, 35 (*Herm* 17, 1 ; cf. *Marc* V, 14, 10 ; l'adjonction se trouve aussi dans des témoins grecs). R. B. montre que les citations de *Rom.* 11, 33 n'ont pas à être artificiellement harmonisées : l'accent porte sur des aspects différents du texte et la traduction même s'en ressent. En particulier, il est légitime d'admettre la coexistence de *<in>inuentibilia iudicia eius* et *<in>inuestigabiles uiae eius* (conjectures de Pamèle en *Herm* 45, 3 ; le raisonnement exige ces néologismes) et de *inuestigabilia iudicia ... inuestigabiles uiae* (*Marc* II, 2, 4 ; cf. V, 14, 9), formes à sens négatif attestées dans les vieilles latines (cf. les études citées en *CTC* 91, 2). P. P.

27. HILHORST (Anthony), *Tertullian on the Acts of Paul — The Apocryphal Acts of Paul and Thecla*, Kampen : Kok Pharos, 1996, p. 150-163 (Studies on the Apocryphal Acts of the Apostles, 2).

Tentative d'élucidation de Tert., *Bapt* 17, 5, qui a fait naguère l'objet d'un article important de W. Rordorf, reproduit dans *Liturgie, foi et vie des premiers chrétiens* (cf. *CTC* 86, 44). D'une démarche si prudente qu'elle risque d'égarer le lecteur, on retiendra les conclusions suivantes : 1) A. H. propose de conserver le texte de Gelen (1550) : *quod si quae* (= aliquae mulieres) *perperam scripta legunt, exemplum Teclae ad licentiam mulierum docendi tingendique defendunt sciant...*, où *legunt* est une conjecture. 2) Les *Actes de Paul* ont été écrits entre 140 et 200. 3) Ils ne nous sont pas parvenus dans leur état originel, la fin en particulier ayant dû être abrégée. J.-C. F.

28. TUREK (Waldemar), *L'influsso di Paolo su Tertulliano nell'evoluzione del concetto di speranza — Atti del IV Simposio di Tarso su S. Paolo apostolo*, Roma : Pontificio Ateneo Antoniano, Istituto francescano di spiritualità, 1996, p. 169-186 (Turchia : la Chiesa e la sua storia, 10).

Chez Tertullien, l'espérance (*spes*) eschatologique des chrétiens, distincte de l'espérance terrestre des juifs, présente trois composantes, peut-être héritées de Paul : l'attente de la Parousie (*expectatio*), la confiance (*fiducia*) et la patience active ou persévérance en vue du Jugement (*patientia*). Il trouve chez Paul (principalement *I Cor.* 15 ; *II Cor.* 5) le fondement de son argumentation biblique pour définir l'espérance chrétienne. D'autre part l'évolution, signalée depuis longtemps, de la notion de *patientia*, qui, entre *Pat* et *Scorp* 13, s'éloigne de la philosophie pour devenir plus spécifiquement chrétienne, a dû se faire sous l'influence paulinienne. F. C.

29. TUREK (Waldemar), *La prima lettera di Giovanni negli scritti di Tertulliano — Atti del VI Simposio di Efeso su S. Giovanni apostolo*, Roma : Pontificio Ateneo Antoniano, Istituto francescano di spiritualità, 1996, p. 199-213 (Turchia : la Chiesa e la sua storia, 11).

Tertullien cite ou évoque une soixantaine de fois *I Jn*, principalement dans ses ouvrages montanistes (surtout *Prax* et *Pud*). La lettre est invoquée essentiellement dans trois argumentations : pour défendre et démontrer l'existence de la Trinité (*I Jn* 1, 1 ; 2, 22 ; 4, 15 ; 5, 12) ; pour exposer l'espérance des chrétiens fondée sur la foi en la résurrection de la chair (*I Jn* 3, 1-5) ; pour établir, dans la doctrine pénitentielle, la distinction entre péchés rémissibles et péchés irrémisibles (*I Jn* 5, 16). — P. 202, n. 14, W. T. semble ignorer les travaux de Moingt sur *Prax*. F. C.

ANTIQUITÉ ET CHRISTIANISME

30. DECRET (François), *Le christianisme en Afrique du Nord ancienne*, Paris : Éditions du Seuil, 1996, 297 p.

Dépourvue d'appareil scientifique, mais bien documentée et complétée par une chronologie, une bibliographie (qui aurait pu, p. 281, signaler la *CTC* et le *Bulletin augustinien*) et un index, cette synthèse se lit avec agrément, et donne une idée précise et juste de la vie des communautés chrétiennes, de la fin du II^e siècle au début du XI^e siècle.— Quelques notes de lecture : p. 23, l'«évêque» (?) Commodien ; p. 39, on a mis en doute que le lieu de l'incident relaté au début du *De corona* fût Lambèse ou Carthage (cf. *CTC* 92, 25) ; p. 54, Tertullien distingue clairement *regula fidei* et *disciplina fidei* ; p. 74, Cyprien établit une distinction entre «confesseur» et «martyr» ; p. 77, F. D. reprend la traduction bien maladroite de Bayard (p. 105) pour Cypr., *Epist.*, 43, 1, 2 ; p. 93, la *Correspondance* de Cyprien comporte désormais 82 lettres ; p. 123 sq., plutôt que de «culte des morts», il vaut mieux sans doute parler de «rites funéraires» ; p. 124, il ne semble pas qu'il ait existé des cimetières réservés aux chrétiens dès l'époque de Tertullien (cf. *infra*, n° 34).

J.-C. F.

31. INGLEBERT (Hervé), *Les Romains chrétiens face à l'histoire de Rome. Histoire, christianisme et romanités en Occident dans l'Antiquité tardive (III^e-V^e siècles)*, Paris : Institut d'Études Augustiniennes, 1996, 744 p. (Collection des Études Augustiniennes, Série Antiquité, 145).

Cette importante thèse, qui embrasse un domaine immense, se propose de faire «comprendre l'évolution des mentalités des élites chrétiennes par la manière dont elles ont réinterprété le passé romain pour expliquer ou justifier le présent» (p. 11). Au terme de son enquête, l'auteur note que, à la fin du V^e siècle, subsistent trois significations de l'histoire romaine : «un héritage culturel, le latin correct, nécessaire pour lire la Vulgate» (*sic*) ; l'héritage eusébien ; un troisième héritage, anti-eusébien, affirmant l'existence d'une nouvelle Rome ecclésiastique (p. 690). Dans cette vaste entreprise, inévitablement et sélectivement tributaire des nombreux travaux existants et qui est écrite avec une grande assurance, Tertullien et Minucius Félix occupent les pages 79 à 116. H. I. leur refuse d'ailleurs la qualité d'historiens (ce que, de fait, ni l'un ni l'autre n'ont prétendu être) et voit en eux les représentants d'une histoire «rhétorique» fondée essentiellement sur le recours aux *exempla*. À vrai dire, ces deux écrivains n'entraient pas véritablement dans la perspective de l'auteur qui aurait pu se limiter à un exposé plus rapide, d'autant que les données qu'il utilise sont par ailleurs connues.

Certaines remarques pourront surprendre. Ainsi p. 97, n. 97, on voit mal en quoi écrire, comme le fait Tertullien, que «les fléaux du siècle sont un avertissement pour les chrétiens, un châtement pour les païens» est «un argument parfaitement rhétorique» (cf. encore p. 116 : «L'*Octavius* est une œuvre ... où l'histoire n'a qu'une fonction rhétorique» ou p. 421sq., à propos d'Augustin : «L'histoire rhétorique de Rome»). Il n'est pas sûr non plus que la conception que Tertullien a de l'histoire soit «confuse, voire contradictoire», et lui reprocher, entre autres critiques, de ne pas «faire la démonstration érudite» de l'antériorité de Moïse sur Homère en se contentant de reprendre cette thèse, n'est pas très sérieux (p. 101). P. 101, n. 115, la référence à *Nat* est inexacte (il faut lire II, 9, 6) et le latin maltraité, mais surtout l'interprétation d'H. I. est erronée : cette division bipartite des dieux romains s'inscrit bien dans le cadre de la théologie tripartite de Varron, sans la contredire. Il y aurait encore, dans le cours de ce gros ouvrage, beaucoup de minuties sur lesquelles discuter, des jugements péremptoires à corriger ou à nuancer. Mais, tel qu'il se présente, il constitue une contribution importante et courageuse à notre connaissance des «historiens» chrétiens de l'Antiquité.

J.-C. F.

32. POINSOTTE (Jean-Michel), *Le témoignage de Tertullien sur les sacrifices d'enfants à Carthage (Apol. 9, 2-6) est-il crédible ? — Lilies. Actes des sessions de linguistique et de littérature*, 16 (Carthage, 21 août-2 septembre 1995), Paris : Presses de l'École normale supérieure, 1996, p. 29-33.

Dans ce bref article qui n'a pas pu tenir compte de celui de J. B. Rives (*CTC* 1994, 24), J.-M. P. se contente de souligner que le développement de Tertullien sur la suppression des sacrifices d'enfants doit faire allusion à des faits bien connus du public carthaginois : l'apologiste ne pouvait courir le risque d'être pris «en flagrant délit d'affabulation». P. P.

33. RICOUX (Odile), *Des chrétiens accusés d'onolâtrie à Carthage — Lilies. Actes des sessions de linguistique et de littérature*, 16 (Carthage, 21 août-2 septembre 1995), Paris : Presses de l'École normale supérieure, 1996, p. 53-73.

Tertullien repousse avec la même indignation les accusations de meurtre rituel et d'onolâtrie qu'on portait contre les chrétiens de Carthage. Si O. R. lui donne raison sur le premier point, elle pense qu'on aurait tort de traiter comme une fable, ou une simple calomnie, la présence d'un culte de l'âne chez les juifs (Apion aurait raison contre Josèphe) et chez les chrétiens. Malheureusement elle ne connaît pas l'article très documenté d'Elias Bickerman («Ritualmord und Eselskult. Ein Beitrag zur Geschichte antiker Publizistik» [1927], repris dans ses *Studies in Jewish and Christian History*, t. 2, Leiden, 1980, p. 225-255), suivant lequel il s'agit bien d'une calomnie inventée par le «bureau de propagande» d'Antiochus Épiphane : il aurait fallu réfuter cette thèse, et de toute façon tenir compte de l'ensemble du dossier tel qu'il a été commodément rassemblé par I. Opelt (article *Esel*, dans *Reallexikon für Antike und Christentum*, 6, 1966, c. 564-595). L'excellente édition commentée de *Nat I* par A. Schneider (Neuchâtel, 1968) lui aurait permis de compléter son dossier sur *onocoetes* (Éhler notait déjà : «mirificarum hallucinationum ista inscriptio genetrix facta est») et surtout lui aurait fait sentir que pour Tertullien il n'y a pas un, mais deux motifs d'accusation : d'une part le culte d'une tête d'âne (*Nat I*, 11, 1 ; *Apol* 16, 1), dans la tradition anti-judaïque, et de l'autre celui de l'*onocoetes* (*Nat I*, 14 ; *Apol* 16, 12), être hybride à oreilles d'âne et au pied de corne, qui est une innovation toute récente (*proxime*) de la polémique antichrétienne. — L'article aurait mérité une relecture attentive, comme le montre cet échantillon de «doutes» : p. 54, n. 4 : Tertullien aurait eu du mal à lire la traduction latine du *Contre Apion* si elle a bien été faite à l'initiative de Cassiodore (cf. *Inst.* I, 17, 1) ; n. 5 : «quod enim aliud genus seminarium est infamiae nostrae», la bonne traduction est chez Schneider, p. 99 ; p. 55 : l'idée que la toge serait un vêtement distinctif des chrétiens surprend (sur le rapport *toga/pallium*, voir J.-Cl. Fredouille, *Tertullien et la conversion de la culture antique*, Paris, 1972, p. 448-452). P. P.

34. REBILLARD (Éric), *Les areae carthagoises (Tertullien, Ad Scapulam, 3, 1) : cimetières communautaires ou enclos funéraires de chrétiens ? — Mélanges de l'École française de Rome. Antiquité*, 108, 1996, p. 175-189.

On a parfois déduit de *Scap* 3, 1 que le mot *area* aurait désigné, chez les chrétiens d'Afrique spécifiquement, des cimetières appartenant à la communauté ecclésiale. Cette interprétation, qui ne peut s'appuyer sur aucune réalité archéologique, n'est en fait autorisée par aucun document : aussi bien le texte de Tertullien que les témoignages africains, épigraphiques (*CIL VIII*, 9585) et toponymiques (*ACypr*, 4, 3 ; *Sententiae episcoporum*, 16. 30. 31 ; *Gesta apud Zenophilum*, 16), conduisent à reconnaître à *area* une valeur purement toponymique (terrain, enclos) et non pas institutionnelle. On doit seulement retenir du texte de Tertullien que «les familles chrétiennes, comme leurs voisins païens, ont possédé des enclos funéraires dans les nécropoles africaines» (p. 189). F. C.

35. NOVÁS CASTRO (María del Mar), *La persecución según Cipriano de Cartago — Lengua e Historia. Homenaje al Profesor Dr. D. Antonio Yelo Templado al cumplir 65 años*, Murcia : Universidad de Murcia, 1995, p. 181-204 (Antigüedad y cristianismo : Monografías históricas sobre la antigüedad tardía, 12 ; Scripta Fulgentina : Revista de ciencias humanas y eclesiásticas, año V, n° 9-10).

Cet article tient du cours plus que de l'étude érudite. La bibliographie est à peu près inexistante. Les textes de Cyprien sont cités en traduction espagnole. L'auteur présente quelques aspects majeurs de la pensée de Cyprien sur le martyre, les questions disciplinaires – pénitence notamment –, le rôle du clergé. Cette pensée s'est forgée à chaud, dans le contexte de la persécution. S. D.

ACTES DES MARTYRS

36. VARALDA (Paolo), *A proposito di un'interpretazione psicanalitica della Passio Perpetuae — Ricerche teologiche*, 6, 1995, p. 89-91.

L'essai de M. L. von Franz, *Die Passio Perpetuae. Versuch einer psychologischen Deutung*, fut originellement publié en annexe de C. G. Jung, *Aion. Untersuchungen zur Symbolgeschichte* (Zurich, 1951) : méritait-il d'être traduit en italien de façon indépendante (Como, 1994 : cf. CTC 94, 56) ? Telle est la question soulevée par l'A. qui montre comment l'interprétation psychanalytique force parfois le sens du texte (notamment celui de *diastema* en 7, 6).— P. V. semble ignorer l'existence d'une réimpression allemande (Zurich, 1982) et d'une traduction française (Paris, 1991), dissociée elle aussi de l'ouvrage de Jung (cf. CTC 91, 58). Notons en passant que G. Lanata (*infra*, n° 37, p. 90) considère l'essai de M. L. von Fr. comme un «testo epocale e veramente archetipico per tutte le successive ricerche di tipo psicanalitico». F. D.

37. LANATA (Giuliana), *Sogni di donne nel primo cristianesimo — Donne sante, sante donne. Esperienza religiosa e storia di genere*, Torino : Rosenberg & Sellier, 1996, p. 61-98 (Società italiana delle Storie).

Le pluriel «donne» (du titre de l'article) renvoie à Perpétue et à une prophétesse du montanisme, Priscilla. Toutefois, l'essentiel de l'étude consiste en une relecture du Journal de Perpétue, seul texte de l'Antiquité chrétienne où une femme parle en son propre nom, sans filtre masculin. L'A. cherche à dégager comment la martyre vit concrètement le rapport féminin-masculin, en accordant une place privilégiée aux deux visions du pasteur (§ 4) et du combat avec l'Égyptien (§ 10). L'étude est riche sur le plan de la bibliographie (arrêtée en mars 1993) et abonde en notations fines : Perpétue relate des expériences de type individuel et non communautaire (p. 66) ; l'affirmation de son individualité ne diminue pas son affection envers sa famille (p. 67) ; Dieu, le Christ, les grandes vérités de la foi sont rarement nommés dans le journal, qui témoigne pourtant d'une intimité profonde avec la divinité (p. 74) ; la première vision reflète un transfert des rôles, en attribuant des traits maternels au Pasteur et en transformant la jeune mère en fillette (p. 77) ; en se revêtant du Christ pour affronter l'Égyptien, Perpétue reconquiert une sorte d'androgynie originelle, qui ne l'empêche pas de continuer à parler d'elle-même au féminin (p. 83). En somme, la jeune femme ne cherche pas à oublier sa condition de femme, comme on l'a souvent dit, pour devenir quelque chose d'autre, mais elle se choisit un autre Père, pour lequel elle est prête à donner sa vie.

Le bon pasteur du § 4 est *grandis* et, ainsi que le souligne G. L. (p. 76), chenu à la manière du Dieu de l'Apocalypse ou du propre père de Perpétue ; le rédacteur des Actes A (BHL 6634) le qualifie carrément de *senex*, terme supprimé, il est vrai, dans les Actes B (BHL 6636). Sous l'influence de l'iconographie, le sermon pseudo-augustinien 394 pour la fête de Perpétue et Félicité – de même que *PMon* 8, 4 (citée par G. L. à la n. 63) – est revenu à une conception plus habituelle : «Sedebat, inquit, pastor *iuuenis* et *senex*, *uiridis* aetate, canus capite, qui non nouit senectutem» (PL 39, col. 1715). F. D.

38. RIVES (James), *The Piety of a Persecutor — Journal of Early Christian Studies*, 4, 1996, p. 1-25.

En 203, le juge de Perpétue et ses compagnons fut le procurateur Hilarianus, qui remplaçait le proconsul défunt, Minucius Opimianus. Selon les pratiques administratives de l'époque, il devait occuper à Carthage le poste le plus élevé de rang équestre, c'est-à-dire qu'il était sans doute *procurator IV publicorum Africae*, avec un salaire de ducénaire. Plusieurs documents épigraphiques permettent de reconstituer sa carrière avec une certaine vraisemblance. Entre 189 et 192, en tant que *procurator Hispaniae Citerioris per Asturiam et Gallaeciam*, il avait dédié, dans la ville d'Asturica, deux autels à la triade Jupiter-Junon-Minerve et aux dieux et déesses «quos ius fasque est precari in pantheo» (cf. *AE* 1968, 227-228). Ces dédicaces livrent son nom complet et sa filiation : P. Aelius P. f. Hilarianus, et sont à rapprocher de deux inscriptions grecques d'Aphrodisias (*CIG* 2792-3), qui mentionnent un *consularis* de ce nom, son fils, P. Aelius Apollonianus, et son petit-fils, lui aussi appelé P. Aelius Hilarianus. D'après J. R., le juge de Perpétue serait le *consularis* d'Aphrodisias : il appartiendrait ainsi à une famille provinciale d'Asie mineure, ayant reçu la citoyenneté romaine sous l'empereur Hadrien (P. Aelius Hadrianus). Les dédicaces d'Asturica révèlent d'autre part que la piété d'Hilarianus était ultra-conservatrice, qu'il rejetait le syncrétisme et toute ouverture vers des divinités non officielles (p. 12-16, excellent commentaire des termes *pantheum/pantheus*). Cela pourrait expliquer son attitude particulièrement sévère à l'égard des accusés de 203 et le fait qu'il ait condamné un *honestior* comme Perpétue à être livrée aux bêtes de l'amphithéâtre.

Cette belle étude appelle plusieurs remarques. 1. La façon dont est reconstituée la carrière d'Hilarianus emporte l'adhésion et recoupe exactement ce qu'avait proposé A. R. Birley, *Persecutors and Martyrs in Tertullian's Africa*, dans *Institute of Archaeology Bulletin*, 29, 1992, p. 46 et 48-49 (non cité). Les inscriptions exploitées par Birley et Rives sont à compléter désormais par une documentation numismatique : le fils d'Hilarianus, P. Aelius Apollonianus, a rempli des fonctions de magistrat à Aphrodisias, car son nom figure sur le monnayage de cette ville (*SEG* 42, 1992, 990 bis).

2. Au sujet de l'intérim assuré après la mort d'un proconsul, l'enquête aurait pu être prolongée en deux directions. D'abord, l'hagiographie africaine en fournit un second exemple : le juge des martyrs carthaginois Lucius et Montanus est aussi un «procurator, qui defuncti proconsulis partes administrabat» (*PMon* 6, 1). Or le texte critique que j'ai publié dans *RÉAug*, 29, 1983, p. 67-82, montre désormais qu'il s'agissait d'un *ducenarius* (*ibid.* 20, 3) ; mon commentaire *ad locum* (p. 79, n. 54) est erroné, comme l'a bien vu Xavier Dupuis, dans *École Pratique des Hautes Études. Section des sciences religieuses. Annuaire*, t. 102, 1993-1994, p. 253 ; et le passage renforce indiscutablement l'hypothèse de Rives. Ensuite, on pourrait tenter d'évaluer la durée de l'intérim d'Hilarianus, grâce à une notice martyrologique concernant Guddène : «V Kl. Iul. Apud Carthaginem natale sanctae Guddenes : quae, Plutiano et Zeta consulibus, iussu Rufini proconsulis, quater diuersis temporibus equulei extensione uexata et unguarum horrenda laceratione cruciata, carceris etiam squalore diutissime afflictata, nouissime gladio caesa est» (éd. H. Quentin, *Les martyrologes historiques du moyen âge*, Paris, 1908, p. 174). À dire vrai, ce résumé d'une Passion perdue est difficile à interpréter : comme les consuls mentionnés sont ceux de 203, la sainte fut décapitée le 27 juin de cette année-là. Si

Rufinus est une autre façon de nommer Minucius Opimianus (ce qui est plausible, en raison de sa généalogie), le proconsul est seulement à l'origine des poursuites engagées contre Guddène, et le texte ne livre aucune information nouvelle sur Hilarianus. Mais si Rufinus est le successeur de Minucius Opimianus et celui qui fait décapiter la martyre, on est forcé d'admettre qu'un proconsul était arrivé à Carthage dès la réouverture du trafic maritime, et qu'Hilarianus ne disposait plus en juin du *ius gladii*.

3. Hilarianus aurait-il pu se contenter d'expédier les affaires courantes ? S'est-il montré spécialement sévère à l'égard de Perpétue et de ses compagnons ? Je serais enclin à l'admettre avec J. R., mais à condition de ne pas forcer le trait. La notice de Guddène révèle que Rufinus ne se comportait pas très différemment et n'hésitait pas à faire torturer une femme. Dans le cas de Perpétue, la condamnation aux bêtes pourrait avoir été provoquée par une raison de calendrier, l'imminence de l'anniversaire de Géta. Il existait d'ailleurs un supplice encore plus redoutable, celui du bûcher qui était couramment pratiqué à l'époque (cf. *PPerp* 11, 9 ; *PMon* 3, 1-3). Les Actes de Gallonius, qui sont datés du règne de Dioclétien et que vient d'exhumer Paolo Chiesa, montrent que la peine du feu était réservée aux meneurs et à qui s'était rendu coupable de lèse-majesté (cf. *Analecta Bollandiana*, 114, 1996, p. 267, § 38 et p. 268, § 54). F. D.

DOCTRINE

39. DAL COVOLO (Enrico), *Donna e matrimonio in Tertulliano : A proposito di un'edizione recente — Ricerche teologiche*, 6, 1995, p. 319-331.

Texte d'une conférence donnée, un peu à bâtons rompus, pour la sortie de l'édition du *De monogamia* par R. Uglione (*CTC* 93, 2). On y trouve un rapide historique de la collection «Corona Patrum», qui a recueilli l'édition ; de la bibliographie ; un éloge de la traduction proposée par R. Uglione (citation d'un extrait des ch. 15 et 16) ; un hommage à Carlo Tibiletti et à ses travaux sur le mariage et la femme chez Tertullien ; un rappel de la position ambiguë de celui-ci sur le mariage, et un refus de le considérer comme un «misogyne». — L'auteur nous dit qu'il a entre les mains un exemplaire du livre de R. Uglione, annoté par C. Tibiletti : une publication de ces notes ne serait-elle pas intéressante ? Et serait-elle possible ? S. D.

40. BRENT (Allen), *Hippolytus and the Roman Church in the Third Century. Communities in Tension before the Emergence of a Monarch-Bishop*, Leiden ; New York : E. J. Brill, 1995, XII-611 p. (Supplements to *Vigiliae Christianae*, 31).

Cet ouvrage, consacré à l'œuvre attribuée à Hippolyte et à la situation de l'Église romaine à la fin du II^e s. et au début du III^e s., a pour point de départ une analyse précise de la fameuse statue d'Hippolyte, découverte au XVI^e s. par P. Ligorio. S'appuyant sur les travaux de E. A. Judge et P. Lampe, l'A. voit dans l'Église romaine de cette époque une communauté, non pas unie et conduite par un seul homme, mais fractionnée en écoles distinctes, disposant chacune de son propre Maître. L'image anachronique d'une église dirigée par un évêque unique serait en fait la transposition abusive de la situation de l'Église à l'époque cyprianique. Relisant alors le *corpus* hippolytain dans cette perspective, A. B. peut à la fois l'interpréter comme l'expression d'une école particulière et y déceler les tensions qui existaient entre les différentes congrégations, à une époque critique où l'Église romaine s'acheminait, bon gré mal gré, vers l'unité épiscopale. La statue ne serait plus alors le monument personnel d'un individu, mais le symbole d'une école qui se retrouvait dans le nom d'Hippolyte ; celui-ci perdrait sa valeur personnelle, pour prendre, comme celui de Clément, une valeur collective. Le *corpus* lui-même n'est plus l'œuvre d'un ou de deux auteurs, mais la production d'une communauté, qu'on peut

rapprocher du *corpus* johannique. Cette reconstruction savante à propos d'une période mal connue et évoquée par des documents difficiles à interpréter, a le mérite de la cohérence. La démonstration exigerait une analyse attentive. Nous ne proposerons ici qu'une remarque. A. B. prend comme témoignage de l'habitude ancienne d'écrire des ouvrages en les signant non pas de son nom personnel, mais du nom du Maître de l'école, les textes du Ps.-Justin Martyr, du Ps.-Clément, du Ps.-Tertullien, du Ps.-Cyprien (p. 299). Il faudrait sans doute faire là un tri, en distinguant les œuvres «authentiquement apocryphes» de celles qui ont ultérieurement été attribuées à tel ou tel auteur par la tradition manuscrite. C'est sans doute le cas de l'*Aduersus omnes haereses* du Ps.-Tertullien.

Nous nous attarderons davantage sur le dernier chapitre, consacré aux rapports de la communauté hippolytaine et de l'Église de Carthage, particulièrement avec le témoignage de Tertullien. Deux questions sont considérées : d'une part l'édit évoqué dans *Pud* 1, 6-8, mis en relation avec l'*Elenchos*, IX, 12, 20-26, d'autre part l'identification de Praxéas. Tout en reconnaissant le caractère ironique de l'expression *edictum ... peremptorium* – un tel édit serait de toute façon anachronique dans l'Église de cette époque –, A. B. admet qu'il puisse s'agir de la répercussion africaine d'un événement romain et reconnaît, comme le faisait déjà Labriolle, Calliste dans l'auteur de la décision : celle-ci ne devait concerner à l'origine que sa propre école, mais avait créé des remous dans l'ensemble de l'Église romaine, dans la mesure où l'indulgence de Calliste lui faisait admettre dans sa congrégation des fidèles excommuniés par l'école hippolytaine, ce qui revenait à ébranler l'autorité de l'auteur de l'*Elenchos* sur sa propre communauté. Les expressions *pontifex maximus* et *episcopus episcoporum* feraient allusion encore à Calliste et à sa prétention à l'emporter sur les autres communautés. L'analyse est vraisemblable, pour autant qu'on accepte la description de l'Église romaine qui précède. Nous sommes en revanche moins convaincu par l'identification de Praxéas à Calliste – identification proposée autrefois par H. Hagemann, *Die römische Kirche und Dogma in den ersten drei Jahrhunderten*, Freiburg i. B. 1864, que nous n'avons pas vu cité. Ingénieuse, la reconstruction d'A. B. ne répond pas vraiment à la question essentielle qui se pose pour reconnaître un pseudonyme : quelle raison T. avait-il de recourir à ce subterfuge, alors que sa carrière antérieure montre qu'il n'hésita jamais à attaquer directement les autorités politiques ou ecclésiastiques ? Évoquant le problème en quelques lignes (p. 528), l'A. semble vouloir l'expliquer, assez faiblement à nos yeux, par le caractère antimontaniste des adversaires de Calliste.

Une fois admise l'existence d'un adversaire commun aux trois traités, *Elenchos*, *Contra Noetum* et *Prax*, A. B. étudie les relations qui les unissent et pense pouvoir établir la dépendance de *Prax* par rapport à l'*Elenchos*, puis celle du *Contra Noetum* par rapport au traité de Tertullien, le *Contra Noetum* trahissant une volonté de rapprochement par rapport au monarchianisme de Calliste et donc une nouvelle étape dans la voie vers l'unité de l'Église romaine.

Cet ouvrage, riche et admirablement cohérent, n'est pas dénué d'audace, et il faudra se pencher avec attention sur les démonstrations qu'il propose, avant d'adopter cette vision renouvelée de l'Église du début du III^e s. et des débats théologiques qui l'agitaient. F. C.

41. OHLIG (Karl Heinz), *Christologie, I. Des origines à l'Antiquité tardive*, Paris : Éd. du Cerf, 1996, 289 p.

Ce volume, complété par un second embrassant la période qui va du Moyen Âge à l'époque contemporaine, est la traduction, due à Bernard Lauret et Georges-Matthieu de Durand, d'un ouvrage paru en Autriche en 1989 : *Christologie, I. Von den Anfängen bis zur Spätantike. II. Vom Mittelalter bis zur Gegenwart*. Cette vaste anthologie de textes traduits retrace l'histoire de la christologie depuis les textes bibliques jusqu'à Jean Damascène, et devrait constituer un outil

commode et fiable pour les étudiants en théologie. Parmi les ouvrages relevant de notre chronique ont été retenus les passages suivants : Tertullien, *Prax* 27, 3-12. 14 ; *Carn* 5, 1-6 (extraits) ; *Pud* 19, 10-26 (extraits) ; Cyprien, *Epist* 58, 6, 2-3 ; *Laps* 17 ; Novatien, *Trin* IX, 46 ; X, 53. 54 ; XI, 56. 59 ; XIII, 68 ; XV, 83 ; XVI, 92 ; XVII, 95. 98. 99 ; XVIII, 103. 104 ; XXIII, 134 ; XXX, 178 ; XXXI, 182-189 (extraits). Les traductions françaises sont reprises de publications antérieures (*SC*, *CUF*, etc.) ou sont l'œuvre de G.-M. de Durand. L'introduction est brève, et on aurait apprécié pour chaque texte un accompagnement bibliographique plus riche. — Quelques remarques de détail : – texte 66 : la référence et la numérotation des chapitres sont omises ; 27, 11, *filius* est rejeté dans *CCL* ; *coniunctum* n'est pas traduit ; – texte 71 : la *Correspondance* de Cyprien dans la *CUF* ne contient que deux volumes ; – texte 72 : il faudrait préciser la référence (*Laps* 17) ; – texte 74 : Novatien, *Trin* XI, 56, *defendentibus* n'est pas traduit ; XXIII, 134, l'image contenue dans *confibulare* pourrait être mieux rendue ; – texte 75 : XXI, 184 *in Patre* doit être traduit «dans le Père».

F. C.

42. KUNZ (Claudia Edith), *Schweigen und Geist. Biblische und patristische Studien zu einer Spiritualität des Schweigens*, Freiburg : Herder, 1996, 832 p. (pour les auteurs de la *CTC*, p. 269-279).

Le but de cette étude, nourrie de nombreuses lectures et d'une réflexion approfondie, est de montrer qu'il existe une spiritualité du silence dans le christianisme des trois premiers siècles et de préciser à la fois la dépendance et l'originalité de cette spiritualité par rapport aux philosophies et aux religions anciennes.

Indicible et inaccessible à la raison, Dieu est néanmoins perçu par les chrétiens, expérimentalement en quelque sorte, dans le silence (en comprenant ainsi le verbe *sentire*, C. E. K. fausse quelque peu le sens du verbe), à travers sa création et l'histoire du salut, et le silence débouche sur une doxologie (Nov., *Trin* VIII, 1 [40]). Le Dieu intérieur de Minucius Félix n'est pas la raison divine de l'homme, mais la présence du Dieu transcendant et personnel qui illumine l'âme (*Oct* 32). Déjà attestée dans les Apocryphes et les Actes des martyrs, la pratique de la prière silencieuse est recommandée par Tertullien, qui établit une relation entre le silence en Dieu même (*Prax* 5, 4) et le silence de la prière, et par Cyprien (*DomOrat*).

S. D.

43. LOMBINO (Vincenzo), *Il Dio unico negli scritti di Tertulliano — Dizionario di spiritualità biblico-patristica. I grandi temi della S. Scriptura per la «lectio divina»*. 14. *Dio nei Padri della Chiesa*, Roma : Borla, 1996, p. 155-181.

Cet exposé s'appuie principalement sur l'argumentation que développe Tertullien dans *Herm*, *Marc* et *Prax*, pour aboutir à l'idée d'un Dieu unique, bon, juste et trine, sur laquelle il fonde son ecclésiologie. La présentation est rapide, mais ferme et juste dans l'ensemble. Peut-être eût-on mieux saisi la complexité et la profondeur de la pensée de Tertullien, si une place avait été réservée à d'autres notions, comme celles de liberté ou de toute-puissance de Dieu. On regrette également certaines affirmations maladroites ou incomplètes : l'expression «un dithéiste comme Hermogène» peut prêter à confusion, dans la mesure où, nonobstant la conclusion et l'accusation de Tertullien, Hermogène ne concevait certainement pas la matière comme une deuxième divinité ; il eût été utile de signaler que l'évocation de la Sagesse en *Herm* 18 est complétée, deux chapitres plus loin, par son assimilation au Verbe (*Herm* 20, 4). Enfin comment l'A. peut-il s'étonner – et même regretter, semble-t-il – que la réflexion de Tertullien se soit développée dans un cadre polémique, alors que c'est sans doute une des raisons de la vigueur et des avancées de sa pensée ?

F. C.

44. SCHULZ-FLÜGEL (Eva), *Tertullian und das "zweite Geschlecht"*— *Revue des Études Augustiniennes*, 42, 1996, p. 3-19.

L'A. a été une des premières, dans son édition de *Virg* (cf. CTC 77, 2), à relativiser la misogynie de Tertullien et à montrer ce qu'elle devait à son époque. Elle revient sur ce point de vue, aujourd'hui largement partagé par les historiens, pour confirmer ce que l'attitude de Tertullien emprunte à la tradition romaine (rapprochements avec Apulée), mais aussi à l'anthropologie juive et chrétienne (cf. Paul et Clément d'Alexandrie). Le regard que le Carthaginois porte sur la femme chrétienne est même plutôt plus ouvert que celui de ses contemporains, en soulignant les qualités morales et religieuses de ses sœurs chrétiennes, qui leur assurent le même destin qu'aux hommes. Cette appréciation, qui fait de la femme un être responsable dans le domaine privé, ne va pourtant pas jusqu'à permettre qu'elle exerce une fonction officielle dans l'Église. F. C.

45. CANAL (José M^a), *María, nueva Eva en Justino, Ireneo, Tertuliano y Agustín* — *Ephemerides Mariologicae*, 46, 1996, p. 41-60.

Rappel de quelques passages où Justin, Irénée, Tertullien et Augustin mettent en relation Ève et Marie. À la notion d'*aemula operatio* introduite par Justin, Irénée ajoute celle de *recapitulatio* ; il établit une équation entre le couple Adam-Christ et le couple Ève-Marie. La même doctrine se retrouve chez Tertullien. L'idée dominante chez Augustin est celle de la réparation, par Marie, de la faute commise par Ève. Pour Tertullien, J. M. C. retient deux textes : *Carn* 13, 3-6 ; *Marc* II, 4, 5. Pour ce dernier («Non est enim, inquit, bonum solum esse hominem [Gen 2, 18]. Sciebat illi sexum Mariae et deinceps ecclesiae profuturum»), il discute l'interprétation de R. Braun (*SC* 368, p. 39 : «C'est qu'il savait que le sexe de Marie et ensuite de l'Église ferait son bien»). Il préfère voir dans *ecclesiae* un datif coordonné à *illi* : «C'est qu'il savait que le sexe de Marie ferait son bien, puis celui de l'Église». S. D.

46. URÍBARRI BILBAO (Gabino), *El argumento de prescripción en el Adversus Praxeum de Tertuliano* — *Estudios Eclesiásticos*, 71, 1996, p. 215-228.

Après avoir souligné l'origine rhétorique et juridique de la notion de *praescriptio*, G. U. B. en distingue trois acceptions chez Tertullien : à côté d'emplois communs au sens d'«ordonner, établir» (*Prax* 3, 2 ; 20, 3 ; 21, 1), *praescribere-praescriptio* peut avoir une valeur technique, à l'intérieur de laquelle on doit séparer la *praescriptio* faible, correspondant à un simple *compendium* logique (*Prax* 11, 4), de la *praescriptio* forte, identifiée à la *praescriptio nouitatis* (*Prax* 2, 2-3 ; 20, 1-3). Très tenté de revenir aux catégories juridiques pour expliquer ces emplois, G. U. B. la met en relation, dans *Prax* 2, avec celle de *praeiudicium* – et non pas, comme le dit l'A., avec *praeiudicatio*, qui n'existe pas à cette époque. On peut toutefois se demander si Tertullien n'est pas plus attaché à la commune préverbation en *prae-* de ces mots, qu'à leur origine juridique. F. C.

47. URÍBARRI BILBAO (Gabino), *Monarquía y Trinidad. El concepto teológico «monarchia» en la controversia «monarquiana»*, Madrid : Universidad Pontificia Comillas, 1996, XXV-588 p.

Cet ouvrage, consacré au concept de «monarchie» divine, en retrace l'histoire depuis ses origines – chez Aristote, Philon et les Apologistes grecs – jusqu'à la crise monarchienne, telle qu'elle apparaît chez Tertullien (p. 141-227) et Hippolyte, puis, dans une moindre mesure, chez Origène, Novatien (p. 375-441) et Athanase. G. U. B. montre ainsi que, dès les Apologistes, la notion de monarchie, destinée à exprimer le monothéisme, renferme une valeur trinitaire, que Praxéas est le seul à nier. En particulier cette notion, qui n'occupe qu'une place secondaire dans

la théologie patripassienne développée par Noët, Sabellius et leurs disciples, serait dépourvue chez eux de tout caractère antitrinitaire. Partie d'une analyse terminologique, l'étude s'élargit ensuite pour reconstituer en quelque sorte l'historique de la controverse monarchienne, en distinguant deux périodes : l'apogée de la crise, dans les années 200-235, et le déclin jusque vers 260. Le patripassianisme, centré sur l'exégèse de *Jn* 10, 30 et 14, 9-11, y apparaît comme un mouvement judaïsant, soucieux de maintenir le monothéisme hérité de la tradition juive.

F. C.

48. CORSATO (Celestino), *Alcune "sfide della storia" nel cristianesimo delle origini : Giustino, Cipriano, Gregorio Magno — Studia patavina*, 42, 1995, p. 231-251 (Teologia e filosofia nella storia. Studi in onore di Luigi Sartori).

Sûrs que l'action de Dieu se manifeste dans l'histoire, les Pères, représentés ici par Justin, Cyprien et Grégoire le Grand, ont observé les événements contemporains avec un regard prophétique et interprété les "signes des temps". Cyprien (*Dem et Mort*) fait une lecture positive des malheurs de son épiscopat, persécution, peste, incursions barbares : ils sont voulus par Dieu pour éprouver la foi des siens, les inciter à manifester leur charité par des actes et à l'étendre même aux païens ; ils sont l'annonce de la fin des temps, qu'il faut attendre dans l'espérance et l'édification d'une humanité nouvelle (p. 235-242).

S. D.

49. TORNATORA (Alberto), *Angelus increpans : la mens religiosa secondo Cipriano — L'etica cristiana nei secoli III e IV : eredità e confronti. XXIV Incontro di studiosi dell'antichità cristiana*, Roma, 4-6 maggio 1995, Roma : Institutum patristicum Augustinianum, 1996, p. 235-247 (Studia Ephemeridis Augustinianum, 53).

L'une des préoccupations pastorales de Cyprien, dans le *De mortalitate*, est de définir la *mens religiosa*, ou encore le *desiderium* qui doit inspirer la conduite morale de tout chrétien : ils sont acceptation joyeuse de la volonté de Dieu, à l'imitation du Christ, et aspiration ardente à quitter ce monde pour le Royaume. Un contre-exemple est fourni en la personne d'un évêque qui, atteint par la peste, prie pour obtenir un délai ; un personnage divin (un ange ? le Christ lui-même ?) lui apparaît dans une vision, pour le blâmer (*Mort* 19).

S. D.

HÉRÉSIES

50. TREVETT (Christine), *Montanism. Gender, Authority and the New Prophecy*, Cambridge : Cambridge University Press, 1996, XIV-299 p.

Cette monographie retrace l'histoire du montanisme, en évoquant ses origines asiatiques, son développement dans les principaux foyers que furent l'Asie Mineure, Rome et l'Afrique, et son enseignement. Elle aborde également longuement la question – qui a vivement intéressé les historiens ces dernières décennies – de la place des femmes dans le mouvement, avant de terminer par le destin de la secte. Sur tous ces points, l'A. dresse un bon état de la question et propose parfois des solutions ou des perspectives nouvelles et stimulantes. Il nous a semblé que ses positions étaient unies par la volonté de relativiser l'indépendance et l'originalité du montanisme par rapport à l'Église catholique. Rappelant à plusieurs reprises la pauvreté de nos sources et les nombreuses interrogations qui pèsent sur la Nouvelle Prophétie, Chr. T. est surtout sensible à ce qui liait, à l'origine du moins, catholiques et montanistes, dont les divergences relevaient avant tout d'une question de degré. Ainsi faudrait-il relativiser considérablement la ferveur eschatologique qu'on croyait y trouver : en particulier l'annonce de

la descente de Jérusalem à Pépuza serait à dater assez tardivement et sans doute à imputer non pas à Priscilla, mais plutôt à Quintila qui appartiendrait à une époque plus récente et à une autre région. Dès lors, si les montanistes respectent l'orthodoxie dogmatique et si leurs innovations restent assez limitées, comment expliquer le dur conflit qui les opposa aux catholiques ? Selon l'A., la réponse serait à trouver dans la notion de prophétie et dans la prétention des montanistes à posséder l'Esprit, qui mettait inévitablement en cause l'autorité du clergé, sans qu'il y eût à l'origine chez eux une quelconque volonté de révolte contre la hiérarchie catholique. On le voit, cette analyse aboutit à mettre l'accent sur l'évolution du montanisme entre ce qu'il était au départ – un mouvement prophétique parmi d'autres – et ce qu'il est devenu sous l'influence de certaines personnalités (notamment Tertullien) et suite à la réaction de l'Église. Nous serions tenté de rapprocher, *mutatis mutandis*, cette analyse de celle que Marksches (*CTC* 92, 42 ; 93, 43) propose de Valentin et du valentinisme, et d'y voir le souci des historiens actuels de faire la part des différences entre la doctrine des fondateurs des hérésies et ce qu'en firent leurs successeurs.

Le caractère essentiel du témoignage de Tertullien est reconnu, même s'il doit être utilisé avec les plus grandes précautions. Son adhésion au montanisme est incontestable (contre Bray, *CTC* 79, 30), mais elle ne signifia pas séparation d'avec l'Église : souscrivant à la thèse de Powel (*CTC* 75, 16), l'A. refuse d'admettre l'idée d'un schisme ou l'existence de deux institutions différentes, mais préfère concevoir le groupe montaniste comme une *ecclesiola in ecclesia*. À propos du rôle des femmes dans la secte, Chr. T. ne partage pas l'interprétation de Jensen (cf. notamment *CTC* 93, 46) qui accorde à Priscilla et Maximilla un rôle prophétique prépondérant, mais considère les trois fondateurs sur un pied d'égalité. Quant au rôle ministériel des femmes dans l'église montaniste, il ne s'explique pas par une manifestation d'anticléricalisme, ni par le statut de confesseur de certaines femmes, mais par l'idée que l'Esprit destiné à guider l'instauration d'un ordre chrétien nouveau se répand aussi bien chez les femmes que chez les hommes : il n'y a donc dans ce nouveau statut des femmes aucune révolution des mentalités, mais la simple conséquence de la foi au Paraclet.

Ce travail bien documenté, qui allie une grande prudence à quelques idées nouvelles, ne manquera pas de stimuler et d'enrichir le débat sur la Nouvelle Prophétie. F. C.

51. QUISEP (Gilles), *Valentinus and the Gnostikoi* — *Vigiliae Christianae*, 50, 1996, p. 1-4.

S'élevant contre la thèse de Marksches (*CTC* 92, 42), selon laquelle Valentin, à la différence de ses disciples, n'aurait pas connu les *Gnostikoi* présentés par Irénée, *Haer.*, I, 29, et serait en fait un théologien chrétien plus ou moins orthodoxe comme Clément d'Alexandrie et Origène, G. Q. verse deux nouvelles pièces au dossier. Le premier texte, Irénée, *Haer.*, I, 30, 15, qui doit être lu, avec les manuscrits : «a quibus uelut Lernaea hydra, multiplex capitibus fera [de] Valentini schola generata est», recourt à l'image de la semence et de la génération pour expliquer que Valentin, imprégné des opinions des *Gnostikoi*, a donné naissance à cette hydre aux mille têtes que constitue l'inextricable réseau de ses disciples. Or G. Q. retrouve la même image et la même affirmation chez Tert., *Val* 4, 2, qu'il pense devoir lire, avec Kroymann et Marastoni, ainsi : *cuiusdam ueteris opinionis semen nactus colubro suo uiam delineauit*. Le serpent, comme l'hydre chez Irénée, désignerait les élèves de Valentin, qui aurait été lui-même «fécondé» (*semen*) par la Gnose mythologique des *Gnostikoi* (*quaedam uetus opinio*). F. C.

LITURGIE

52. AZZALI BERNARDELLI (Giovanna), *Fede, preghiera e annuncio nell'Apologeticum di Tertulliano — Liturgia e evangelizzazione nell'epoca dei Padri e nella Chiesa del Vaticano II, Studi in onore di Enzo Lodi*, a cura di Ermenegildo MANICARDI e Fabio RUGGIERO, Bologna, ed. Dehoniane, s. d. (1996 ?), p. 87-131.

L'auteur procède d'abord à un inventaire, dans *Apol*, des termes et locutions appartenant à deux champs sémantiques distincts : celui de la "foi" et celui de la "prière personnelle et liturgique". L'utilité de cette recherche ne nous a pas paru évidente, car la présente étude part, en réalité, plutôt du texte que des mots. Après avoir relevé les acceptions païennes et chrétiennes de *fides* et de ses dérivés, de *credere*, G. A. B. montre qu'à l'intention de son public païen, l'apologète s'appuie sur des valeurs et des arguments reconnus de tous pour définir la foi authentique et prouver la véracité des Écritures et de la doctrine chrétienne : lien avec la vérité, la piété et la justice ; part de l'intelligence dans la démarche de foi ; antiquité des livres bibliques ; rôle de la tradition, etc. Elle dresse aussi une liste des mots de la prière et une liste des réminiscences liturgiques repérées par E. Dekkers, avant d'observer que Tertullien fait de la prière une description capable à la fois de prouver que les chrétiens ne forment pas une *factio illicita* et d'inciter à la conversion : prière socialement utile, libératrice des forces mauvaises, exprimant la vie spirituelle, liée à l'innocence de la conduite.

Dans la troisième partie de son article, G. A. B. s'interroge sur les silences de Tertullien dans *Apol* (aucune citation scripturaire, rien sur le Notre Père, le baptême, l'eucharistie, le mystère de la Croix), alors qu'est exposé le contenu de la *regula fidei*. Observant qu'Irénée avait fait le même choix dans sa *Démonstration évangélique*, elle décèle chez les deux auteurs une pratique catéchétique analogue, probablement d'origine orientale. Elle en conclut que, dans *Apol*, Tertullien s'adresse aux païens comme à des catéchumènes auxquels on remet le Symbole, sans pouvoir encore leur communiquer la Prière du Seigneur ni les initier aux sacrements, et que la catéchèse et la liturgie catéchuménale ont alimenté l'œuvre pour ce qui relève, en elle, de l'ἐπίδειξις. S. D.

53. BAVAUD (Georges), *Le laïc peut-il célébrer l'Eucharistie ? (Tertullien : De exhortatione castitatis VII, 5) — Revue des Études Augustiniennes*, 42, 1996, p. 213-222.

En cas de nécessité, un laïc peut non seulement baptiser, mais encore célébrer l'Eucharistie ; toutefois si, dans ces conditions, le *ius tinguendi* est habituellement reconnu au laïc, Tertullien est le seul à faire état du *ius offerendi*. Il ne semble pas, pour autant, qu'il faille donner une autre interprétation d'*offerre*. La démarche, originale et convaincante, de G. B. passe, outre l'analyse précise du contexte, par le témoignage de *Bapt* 17-18, le rapprochement de *Jn* 3 et 6, 53 et Fulgence, *Ep.* 12, 11, 24 (*PL* 65, 390-391) commentant Augustin, *Sermo* 272 (*PL* 38, 1246-1248). J.-C. F.

SURVIE

54. LABROUSSE (Mireille), *Le baptême des hérétiques d'après Cyprien, Optat et Augustin : influences et divergences — Revue des Études Augustiniennes*, 42, 1996, p. 223-242.

Le personnage central de l'étude est Optat de Milève, dont M. L. vient d'éditer le *Traité contre les donatistes* dans «Sources chrétiennes» (1995-1996, nos 412 et 413). Comment expliquer le silence d'Augustin sur cette œuvre – à laquelle il doit pourtant, comme il nous l'est

montré, les éléments essentiels de sa doctrine des sacrements –, si ce n'est à cause de l'échec d'Optat ? En effet, loin de rallier les donatistes en ne rompant pas totalement avec la théologie baptismale de Cyprien, Optat leur avait fourni une bonne raison de continuer à revendiquer l'autorité de l'évêque martyr.

Non moins surprenant est le silence d'Optat sur le dossier baptismal de Cyprien. C'est à cette question – qui entre dans le cadre de la CTC – que M. L. consacre la première partie de son article (p. 225-231). Optat cite deux fois le nom de Cyprien, mais seulement pour prouver la légitimité de l'Église catholique d'Afrique, et vanter son souci de la paix et de l'unité, éloge largement orchestré par Augustin. Sur la doctrine sacramentelle, tout en concédant qu'un second baptême est nécessaire pour les hérétiques, il se sépare nettement de Cyprien, car il affirme la validité du baptême des schismatiques et surtout il fonde la validité du baptême, non plus sur l'appartenance à l'Église du ministre qui le confère, mais sur l'invocation de la Trinité. Pourtant à aucun moment il ne fait part de son désaccord : il a l'habileté de ne pas mettre en cause l'autorité du grand évêque et martyr vénéré. Tout en utilisant le même dossier scripturaire que Cyprien, il préfère l'attribuer à l'adversaire, notamment en réfutant les arguments que ce dernier en tire. Il reporte ainsi le débat de Cyprien sur les donatistes. S. D.

55. BRUNHÖLZL (Franz), *Tertullian im Mittelalter — Lexikon des Mittelalters*, Band VIII, 3. Lieferung, 1996, c. 559-560.

L'index de notre volume récapitulatif CTC 1975-1994 permettra de mettre à jour ce bref article, qui se fonde essentiellement sur la préface du CCL, t. 1 (1954) et sur l'article, très utile en son temps, de P. Lehmann, *Tertullian im Mittelalter* (1959, repris et augmenté dans *Erforschung des Mittelalters*, t. 5, Stuttgart, 1962, p. 184-199). P. P.

RÉIMPRESSIONS

56. WINTERFELD (Paul von), *Zu Minucius Felix — Von Horaz bis Hrotsvith von Gandersheim. Gesammelte Schriften*, Hildesheim-Zürich : Weidmann, 1996, p. 46-48 (Spolia Berolinensia. Berliner Beiträge zur Mediävistik, 6).

Réimpression d'un article paru dans *Philologus*, 63, 1904, p. 315-317 ; critique de l'édition d'H. Boenig (Leipzig, Teubner, 1903), qui ne tenait pas compte des clausules. P. P.

NOUVELLES

57. Lors de la session lyonnaise du colloque sur Pacien de Barcelone (novembre 1996), J.-Cl. Fredouille a fait une conférence «Du *De paenitentia* de Tertullien au *De paenitentiae institutione* de Pacien» et P. Mattei une autre sur «La figure de Novatien dans les *Lettres* à Sempronius». Les Actes seront publiés en 1998.

58. La CTC 97 recensera l'édition du *De uirginibus uelandis* due à E. Schulz-Flügel et P. Mattei (SC, n° 424), la partie consacrée à nos auteurs dans le tome IV du *Handbuch der lateinischen Literatur der Antike*, le dossier de F. Chapot sur *L'hérésie d'Hermogène*, ainsi que de nombreux articles parus notamment dans *Nomen latinum. Mélanges offerts à André Schneider*.